71e ANNEE (8e Série) N° 32 10 AOUT 1961

DEC 16

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES

SOMMAIRE

DOCTRINE

Bulletin d'Ecriture Sainte. — Nouveau Testament. *Saint Jean.* I. Généralités. L. Bouyer, *Le IVe Evangile*, 497 ; Kragerud, *Le disciple que Jésus aimait*, 498 ; F. M. Braun, *Jean le Théologien*, 499 ; Wiles, *Interprétation patristique du IVe Evangile*, 501.

II. Commentaires. — Boismard, *Du baptême à Cana* (Jo., I, 19 - II, 11), 501 ; Van Hoye, *L'œuvre du Christ don du Père* (Jo., V, 36 et XVII, 4), 504 ; Gärtner, *Jean VI et la Pâque juive*, 505 ; A. Feuillet, *Les thèmes bibliques du discours sur le pain de Vie* (Jo., VI), 506 ; Behler, *Les paroles d'adieu du Seigneur* (Jo., XIII, 17), 508 ; Van den Bussche, *Les discours d'adieu de Jésus* (Jo., XIII-XVII), 509

III. Théologie et Spiritualité. — J. Bonsirven, *Le témoin du Verbe*, 510 ; *Les miracles-signes du IVe Evangile*, Dom Charlier, *La notion de* « Semeion », 511 ; D. Mollat, *Le* « Semeion » *johannique*, 512.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques. — D. Judant, *Les deux Israël*, 512. — Evaristo Cerroni, *Guida catholica di Roma*, 512.

PREDICATION

Instructions du Dimanche. — XXVII. 14e Dimanche après la Pentecôte : Dieu ou l'argent ? 257. — XXVIII. 15e Dimanche après la Pentecôte : Miséricorde et toute-puissance, 258. — XXIX. 16e Dimanche après la Pentecôte (Nativité de la T. S. Vierge) : Charité et humilité, 260.

Nativité de la Très Sainte Vierge. — La naissance de Marie. Aube de la Rédemption, 261.

La Compassion de Marie. — Notre-Dame de la Compassion, 263

La Sainteté sur le trône. — Saint Louis, roi de France, 266.

Apôtres et Témoins. — Saint Pierre Claver, 268.

Méditations. — XVI. Euge, serve bone et fidelis..., 271. — XVII. 16e Dimanche après la Pentecôte, 272. — Messe votive de mariage, 272.

SEMINARY LIBRARY
PASSIONIST FATHERS

DIRECTION : Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur — R. DESVOYES, Codirecteur

CORRESPONDANCE : M. le Directeur de « l'Ami du Clergé » BP 4 Langres (Hte-Mne)

PUBLICITÉ EXCLUSIVE LEGUERNEY, 24, ... id, PARIS (8e)

Paraît tous les jeudis à Langres

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE HEBDOMADAIRE DE DOCTRINE ET DE PASTORALE

ABONNEMENTS		France	Étranger
	Doctrine seule	10	15 NF.
	Doctrine et Prédication .	12	18 NF.

Tous les nouveaux abonnements partent du 1er JANVIER de l'année en cours
On n'accepte pas d'abonnements à la PRÉDICATION sans la DOCTRINE

L'AMI DU CLERGÉ, 2-4, rue Claude-Gillot, Langres (H.-M.) - C. C. P. 21.88 Nancy

CONGÉS ANNUELS

En raison des Congés annuels, les bureaux et l'imprimerie de *l'Ami du Clergé* seront fermés du 12 août au 5 septembre inclus.

L'*Ami* ne paraîtra pas les 17, 24 et 31 août.

RECTIFICATION IMPORTANTE

Le prix du *Totum* du Bréviaire nouveau de l'Edition typique Vaticane, n'est pas de 20 NF. (comme il a été annoncé, par suite d'une erreur de lecture, dans *l'Ami du Clergé* du 27 juillet 1961, n° 30, p. 475) mais 70 NF. + 2,50 NF. pour frais de poste et de recommandation.

PETIT COURRIER

Q. — Pourriez-vous m'indiquer le ou les ouvrages de *théologie morale* qui conviendraient pour un cours destiné à de jeunes novices n'ayant pour tout bagage que leur formation catéchistique première.

R. — Il semble que les *Principes de morale chrétienne* du P. Marc Trémeau, O. P., en vente à nos bureaux, 9 NF. répondent exactement à vos désirs. Vous compléterez l'information de vos novices et rafraîchirez la vôtre avec des ouvrages comme : Ph.. Delhaye. *Rencontre de Dieu et de l'homme*, Desclée de Brouwer, 5,50 NF. ; H. Jone, O. F. M., *Précis de théologie morale catholique*, nouv. édit. ; br. 18 NF.; rel. toile Salvator, 22,50 NF. ; O. Lottin. *Au cœur de la morale chrétienne*, 5,50 NF. ; les quatre volumes de *La Loi du Christ*, du Père Bernard Häring, Desclée. — Voyez aussi les manuels d'enseignement secondaire : P. Derumaux, *Victoire de la vie*, classe de 3e, Belin, br., 4.25 ; cart. 5,65.

Q. — Ayant deux vicaires, et désirant avec eux commencer un cours de prédication sur les *Sacrements*, une série de plans de sermons sur ce sujet me serait fort utile. Pourriez-vous m'indiquer où il serait possible de se les procurer ?

R. — L'*Ami* a traité lui-même des sacrements à maintes reprises. Dans la dernière décade, vous trouverez dans la partie *Prédication*, 10 sermons sur le Baptême ; 5 sur la Confirmation en 1950 ; 5 sur l'Eucharistie et 3 sur la Pénitence en 1951 ; 9 sur la Pénitence en 1952 ; 5 sur l'Extrême-Onction en 1953, etc.

Vous tireriez en outre le meilleur profit des 47 exposés inspirés de la *Pastorale des sacrements selon le Directoire* [illegible] cours des années 1952-53-54. — Une co[illegible]cienne de *Prêtre et Apôtre* serait d'utile ressource. *L'Union* pour son compte, en publiait récemment d'assez schématiques.

Pour l'information générale, utilisez les traités suivants qui sont facilement adaptables : E. Walter. *Sources d'eau vive. Les Richesses du septenaire sacramentel*, Salvator, 9,90 NF. ; P. Goupil. *Les Sacrements*, 3 vol., chez l'auteur, à Laval ; Ph. Delhaye, *Espérance chrétienne*, Desclée, 13,50 NF.; Mgr Cuttaz. *Le Juste*, 6,90 NF. ; *La Grâce*, 2,70 NF. ; *L'Extrême-Onction*, 3,20 NF. ; *La Confirmation*, 0,60 NF., chez l'auteur, à Annecy ; chanoine F. Genevois. *Trinité et vie chrétienne*, Lethielleux.

Voyez aussi un bon manuel d'enseignement, par ex. : J. Lacroix et E. d'Oncieu. *Sacrements de Jésus-Christ*, J. de Gigord, 3,70 NF.

Q. — Selon le canon 2318, celui qui lit ou conserve un livre prohibé nominatim per apostolicas litteras encourt l'excommunication réservée speciali modo au Saint-Siège. Quels sont ces livres prohibés *nominatim per apostolicas litteras* ? Tous les livres renseignés dans l' « Index librorum prohibitorum » sont-ils prohibés nominatim per apostolicas litteras ?

R. — Il s'agit de livres condamnés par le pape lui-même, et pas seulement par une Congrégation romaine, avec indication du titre de l'ouvrage, du nom de l'auteur et de l'excommunication spécialement réservée qui le frappe. Notés par un signe distinctif dans le catalogue de l'Index (+), ils sont d'ailleurs en petit nombre : 39 pour le XVIIe siècle, 89 pour le XVIIIe, 15 pour le XIXe (sur 4191 publications condamnées, d'après le décompte du *Dictionnaire de Droit canonique*, t. V, col. 1323-1324, Letouzey, 1953). L'article sur l'*Index* publie par H. Wagnon et R. Naz dans ce Dictionnaire (col. 1318-1330) est le meilleur exposé de la question.

Q. — L'*Ami* connaîtrait-il quelques articles, revues ou livres donnant sur S. Pient, évêque de Poitiers au VIe siècle ; quelques précisions sur sa vie et sa mort ? pour cette dernière, l'année et le lieu ?

R. — Dom Baudot, dans son *Dict. d'hagiographie* (p. 525) se borne à ces quelques lignes : « Pient, évêque de Poitiers, aida sainte Radegonde à bâtir son monastère. Il mourut à Paris l'an 612. Saint Grégoire de Tours en parle avec éloge. Une église à Maillezais est placée sous son vocable. Le nouveau propre de Poitiers a sa fête le 13 mars, celui de Luçon le 6 mars. » — La grande *Vie des Saints* (Letouzey) ajoute seulement trois références : Grég. Turon, *Hist. Franc.*, l. IV, c. XVIII. — Duchesne, *Fastes épisc.*, t. II, p. 83. — Dom Chamard. *Hist. eccl. du Poitou*, t. II, p. 173.

(*Voir suite* p. 254).

Imprimerie de la Société Anony[illegible] l'*Ami du Clergé*, 4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)

PROFITEZ des bonnes affaires que vous propose

TÉLÉ - VILLAGES **17, rue des Ecoles**

CCP. 519211 — Paris **A TRIE CHATEAU** (Oise) TEL. 40. BP. N° 5

RASOIRS ELECTRIQUES

Débarrassez-vous du Rasoir qui ne vous donne plus satisfaction et optez pour un ROLL A MATIC.

Modèle Ordinaire. Prix clergé avec reprise...... **85** NF.

Modèle de Luxe, 3 têtes de coupes.............. **110** NF.

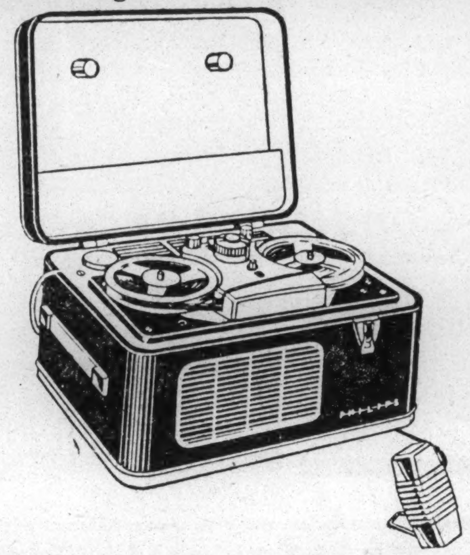
Net franco

MAGNETOPHONE PHILIPS

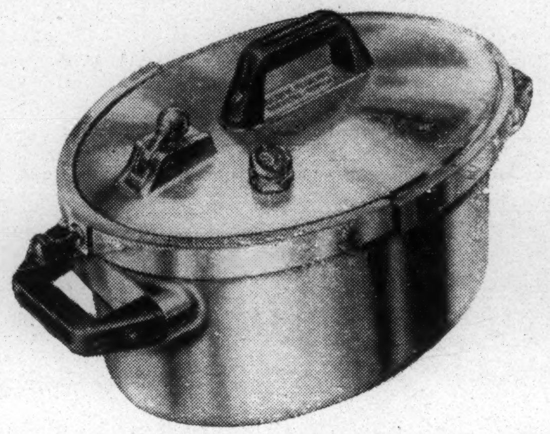
Type EL 3541

Prix Commerce. .... **760** NF.

Prix Clergé. .... **650** NF.



75 % d'économie de combustible
Un temps précieux de gagné



avec la fameuse **COCOTTE MODERNE OVALE**

Prix clergé : **135** NF.

Net franco

Que votre Paroisse soit riche ou pauvre...
Que votre Eglise soit vieille ou neuve...
Qu'elle ait un clocher ou non...

CONSTANT MARTIN

a créé pour vous des

CLOCHES NOUVELLES

- Légères, vite installées partout à peu de frais. Entretien nul.
- Peuvent être ajoutées à des cloches existantes.
- Offrent toutes possibilités : tintements, magnifiques volées, carillon, angélus, sonneries automatiques, horaires, etc...
- Idéales dans tous les cas : campagnes, villes, Missions, Monuments historiques, cathédrales, etc... Nos divers modèles répondent à tous les besoins.
- Aussi belles que les anciennes, mais infiniment plus avantageuses, extrêmement robustes, et qui portent aussi loin — **elles ne sauraient être confondues avec les sonneries enregistrées sur bande magnétique ou disques, qui sont interdites pour l'usage liturgique.**

Suivant décision récente de la S. Congrégation des Rites, l'usage liturgique des cloches « Brevets Constant Martin » est autorisé, après simple bénédiction.

Vous pouvez entendre SUR VOTRE POSTE DE RADIO le Carillon horaire d'EUROPE N° 1, construit par Constant MARTIN, qui vous apporte un exemple de nos cloches, sonnées en TINTEMENT.

Succès considérable dans le monde entier. MEDAILLE D'OR, Exposition Universelle de BRUXELLES. Nombreuses références.

ENVOI GRATUIT de notre PLAQUETTE ILLUSTREE et de toute documentation et références sans engagement.

BREVETS CONSTANT MARTIN, 36, avenue de St-Cloud, à Versailles. Tél. : 950 - 27-59.

DISQUES

Le plus grand choix de disques religieux et de films-fixes

Dernières Nouveautés :

LE REVEREND PERE DUVAL CHANTE...
Plus bleu que le ciel. Fils de la Terre. Il y avait beaucoup de monde. Balle dans le ventre.
(45 tours BEL-AIR N° 21.040).

CHANSONS DE VACANCES
Les souliers dorés. Le feu se meurt. Cécilia. La belle si nous étions. Le mendiant. Par les Chantovents.
(17 cm UNIDISC N° 33.135, avec notice)

MOZART : Messe du Couronnement K 317 et Concerto pour Basson K 191.
Solistes, Chœur E. Brasseur et Orchestre Lamoureux. Direction Igor MARKEVITCH
(30 cm D.G.G. N° 618.631 — mono — ou 138.131 — stéréo).

TROIS TOCCATAS CELEBRES (Widor, Gigout, Boellmann), par Marie-Claire ALAIN à l'orgue.
(45 tours ERATO N° LDEV 474).

Conditions exceptionnelles à MM. les Ecclésiastiques

Expédition Province par retour — Abonnement gratuit à « Disques-Informations »

19, RADIO PYGMALION boulevard de Sébastopol — Tél. : CEN. 17-33 — M° : CHATELET

L'OFFICE GENERAL DU LIVRE

14 bis, rue Jean Ferrandi — PARIS-6

est toujours en mesure d'expédier dans le monde entier tous les **LIVRES FRANÇAIS ET ETRANGERS,** la musique religieuse et profane, les disques et les films.

Nous payons, pour nos Clients, les abonnements aux publications françaises et étrangères.

Ainsi, nos Correspondants : SEMINAIRES, INSTITUTIONS, BIBLIOTHEQUES, ECOLES et CLIENTELE PARTICULIERE, peuvent grouper chez nous tous leurs achats, ce qui représente une notable économie de frais de correspondance et autres, en même temps que la grande commodité de n'avoir qu'un seul fournisseur, soucieux de leurs intérêts.

PROCURE GÉNÉRALE DU CLERGÉ

des Missions et des Œuvres Catholiques

1-3 et 5, Rue de Mézières -- Paris-VIe

Métro : Saint-Sulpice — ***Maison fondée en 1898***

Tous Ouvrages de Librairie
Missels d'Autel — Bréviaires. etc.
Chasublerie — Mobilier, orfèvrerie et lingerie d'église
Harmoniums — Editions musicales
STATUES — DISQUES — FILMS FIXES
Revue « Musique Sacrée » — L'Organiste

Commission — *Le plus grand magasin religieux de Paris* — *Exportation*

L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

71e ANNEE (8e Série)
N° 32. — 10 Août 1961

Bulletin d'Ecriture Sainte

NOUVEAU TESTAMENT

SAINT JEAN

SOMMAIRE

I. GÉNÉRALITÉS. — L. Bouyer, *Le IVe Evangile.* — Kragerud, *Le disciple que Jésus aimait.* — F. M. Braun, *Jean le théologien.* — Wiles, *Interprétation patristique du IVe Evangile.*

II. COMMENTAIRES. — Boismard, *Du baptême à Cana* (Jo., I, 19-II-11). — Van Hoye, *L'œuvre du Christ don du Père* (Jo., V, 36 et XVII, 4). — Gärtner, *Jean VI et la Pâque juive.* — A. Feuillet, *Les thèmes bibliques du discours sur le pain de Vie* (Jo., VI). — Behler, *Les paroles d'adieu du Seigneur* (Jo., XIII-17). — Van den Bussche, *Les discours d'adieu de Jésus* (Jo., XIII-XVII).

III. THÉOLOGIE ET SPIRITUALITÉ. — J. Bonsirven, *Le témoin du Verbe.* — *Les miracles-signes du IVe Evangile :* Dom Charlier, *La notion de* « semeion ». — D. Mollat, *Le* « semeion » *johannique.*

Ce bulletin johannique voudrait proposer aux lecteurs non seulement une sèche recension d'ouvrages, mais les tenir au courant des apports constructifs fournis à l'interprétation du IVe Evangile. C'est pourquoi, d'une part nous avons joint aux livres eux-mêmes quelques articles de revue, d'autre part, nous avons fait des uns et des autres une analyse suffisamment étoffée qui puisse éclairer, nourrir, voire être à la base d'une réflexion ou d'un travail.

I. — GENERALITES

Louis BOUYER. — **Le quatrième Evangile,** col. « Bible et Vie chrétienne ». — Paris, Casterman, 1956.

N'était-ce pas une gageure que de vouloir présenter en quelque 230 pages d'une typographie aérée, une introduction et un commentaire de tout le IVe Evangile ? Il peut le sembler.

Cependant l'*Introduction,* encore que rapide (p. 1-33), retient l'attention. L'auteur nous y rappelle que le temps est passé où une certaine critique ne voyait dans l'évangile de Jean que l'hellénisation de la pensée chrétienne ; on est revenu à une appréciation plus saine de sa véritable originalité, faite essentiellement d'une union étroite de réalisme et de symbolisme. Puis il nous brosse un portrait bien vivant de S. Jean et nous invite à suivre « la courbe qui va du jeune galiléen bouillant et impétueux, au vieillard serein qui laisse à l'Eglise au terme de sa vie le trésor inappréciable de l'évangile spirituel » (p. 15). De cet écrit « tellement pénétré de pensée que certains ont pu soutenir que l'histoire n'y était qu'un prétexte » (p. 17), le P. Bouyer trouve le caractère essentiel dans « l'idée johannique de l'histoire ». Par là s'explique le genre littéraire complexe et secret. En effet, si à la base des textes johanniques, il y a des faits, la révélation qu'ils nous livrent n'est pas seulement ni même principalement le contour phénoménal et anecdotique de ces faits, mais leur dimension intérieure et spirituelle. L'histoire n'est pas seulement phénomène, elle est mystère ; et c'est cet aspect que Jean veut surtout nous faire connaître.

Une rapide étude des caractères littéraires laisse dans l'ombre plusieurs points importants ; ainsi l'auteur paraît se limiter au symbolisme des nombres. Notons son insistance à proposer le terme « similitude » pour désigner le genre littéraire couramment appelé « allégorie » ; il en fixe nettement les différences avec la parabole (p. 26, cf. p. 155). Pour lui, ce qui fait en définitive la raison dernière du charme du IVe Evangile se trouve dans « cette union si discrète et si profonde de l'éternel et de l'humain ».

Le P. Bouyer ne cherche pas dans le IVe Evangile *un Plan* logique, mais y voit le développement organique de thèmes, « déploiement vivant d'une plénitude initiale visiblement modelé sur la vie de l'Eglise ». Pour le corps de l'évangile, prologue et passion mis à part, il nous propose un enchaînement qui, s'il ne rend pas compte de la complexité des textes, n'en souligne pas moins les grandes articulations. L'évangile s'ouvre sur les témoignages et les signes : à travers eux le Christ va être manifesté aux hommes (Ch. I-III). Puis les deux thèmes *Vie* et *Lumière* sont exposés à travers faits et discours. Vie dans son double pôle baptismal et eucharistique. Enracinée dans le Baptême (Nicodème), définie quant à sa nature dans l'entretien avec la Samaritaine, elle reçoit comme « un sceau réaliste » par la résurrection du fils de l'officier. Le ch. VI multiplication des pains et discours sur le pain de vie développe le deuxième pôle eucharistique. La fête des tabernacles, avec sa liturgie symbolique de l'eau et de la lumière (ch. VII), illustre dans les faits la liaison des deux thèmes vie - lumière. Le thème « lumière » est abordé dans le conflit lumière - ténèbre, puis explicité dans le miracle de l'aveugle-né (IX). Enfin la résurrection de Lazare, « d'une importance exceptionnelle », récapitule toutes ces notions et déclanche la crise de la passion.

Le Commentaire reprend par sections le texte évangélique, après en avoir donné la traduction. Ce n'est pas une exégèse proprement dite, mais un développement assez libre, au courant de la plume, faite par la main d'un maître débordant d'une riche culture humaine, biblique et spirituelle, qui ne s'embarrasse ni de justifications critiques, ni d'opinions préalables, ni de références bibliographiques, mais va droit à ce que lui suggère le texte, expose rapidement l'interprétation qui s'impose à lui et en dégage le contenu essentiel. L'avantage d'une telle méthode est de présenter un ensemble simple et vivant où abondent les formules heureuses et les remarques pertinentes. « Pierre renie, dans un réflexe de pauvre diable désemparé » (p. 220) ; la similitude de la vigne aurait pu être inspirée au Christ par la grande vigne symbolique qui étalait ses branchages au fronton du temple (p. 203) ; la reprise du 2[e] discours d'adieu après la sortie du Cénacle se localiserait bien sous les portiques du temple qui restaient ouverts durant toute la nuit de Pâque (p. 202).

L'auteur a le don de rendre l'atmosphère des récits ; je pense à ceux de l'aveugle-né, « véritable petite comédie pleine d'humour », et de la Samaritaine. Les situations sont bien vues, les personnages croqués sur le vif. On pourra toutefois s'étonner de la dureté vis-à-vis de la Samaritaine dont « la tare la plus marquée est une sorte de vulgarité qui peut être encore plus déplaisante qu'une malice foncière... un de ces êtres qui avilissent tout ce qu'ils touchent » (p. 99). De toute manière chacune de ces situations n'est pas étudiée pour elle-même, elle est mise en relation avec nos propres attitudes, et sans forcer, l'évangile acquiert ainsi une actualité qui nous touche (ex. p. 182). Mais au-delà de cette finesse et de cette sensibilité humaine qui sait faire voir et sentir, c'est le théologien et l'homme spirituel qui s'exprime, dégageant avec justesse et concision l'essentiel du message et ses prolongements vitaux. (Vg. les développements du prologue sur la Vie et la Lumière, — notre insertion dans le Christ-vigne (p. 204-205), — le culte en esprit et en vérité (p. 106), etc.

Mais ceci dit, il convient d'indiquer aussi les faiblesses de ce travail, faiblesses qui sont avant tout des manques et des lacunes. Sans doute cet ouvrage est destiné à un premier contact, à une première découverte des richesses de l'évangile de Jean, mais le lecteur mis ainsi en appétit reste souvent sur sa faim. A part quelques sections plus largement traitées, comme la résurrection de Lazare (p. 164-175), tout est trop rapide, trop allusif. C'est moins un commentaire que quelques réflexions à propos du texte. Cet amenuisement du commentaire s'accentue au fil des chapitres au point de prendre, en finale, un profil réellement squelettique : la guérison du fils de l'officier est présentée en 13 lignes, le miracle de l'aveugle-né, traité en 2 pages (texte compris), mais 10 pages suffisent à toute la Passion où le texte a plus de place que le commentaire, et 2 pages rapportent, pour terminer, les récits de la résurrection et des apparitions.

On ne s'étonnera donc pas de lacunes importantes. A titre d'illustration voici un exemple : à propos des deux paroles du Christ en croix : « J'ai soif » et « Tout est accompli », l'auteur se contente de cette remarque : « elles expriment une dernière fois l'union de la passion et de la glorification de Jésus ». C'est peu pour des textes si lourds de sens.

Il y a nette disproportion entre la présentation anecdotique et psychologique des scènes, si bien rendue, nous l'avons dit, et leur signification profonde faiblement mise en lumière. Certes l'A. ne pèche pas par excès de symbolique et on peut même dire que souvent il n'accède pas à ce niveau secret et mystérieux qui double en profondeur la quasi totalité des récits johanniques. Par exemple, interprétant le miracle de Cana, il en dégage seulement d'une manière très générale le thème de « la mystérieuse transformation surnaturelle de la vie humaine opérée par le Christ et en Lui ». Il ne s'explique pas non plus clairement sur le double plan, matériel et spirituel, où sans cesse se développent les discours dans une amphibologie et une ambiguïté voulues, pas plus qu'il n'éclaire le problème de leur authenticité dans la bouche de Jésus ou de leur interprétation sous la plume de l'évangéliste.

Les synthèses également font défaut ; on aimerait voir reprises sur un point important l'ensemble des perspectives johanniques, par ex. au sujet de l'eschatologie si souvent sous-jacente. Rien non plus sur les rapports avec les évangiles synoptiques, ni sur les questions d'historicité des récits.

Ce livre apporte quelque lumière pour un premier contact avec l'évangile de Jean, mais il ne suffit pas pour nous introduire au cœur de cet « évangile spirituel », et nous en faire goûter toutes les richesses secrètes.

* *

Jean est-il le Disciple que Jésus aimait ?

On sait comment dans le IV[e] Evangile, apparaît 6 fois un personnage mystérieux, désigné par la périphrase « *le disciple que Jésus aimait* ». A peu près unanimement, la tradition a reconnu sous cet anonymat qu'on a quelquefois qualifié de « transparent », Jean, l'auteur même de l'évangile. Selon les uns, on aurait là une manière délicate et pleine de modestie imaginée par l'apôtre pour rester ainsi dans l'ombre, et selon d'autres, il faudrait reconnaître le titre de prédilection donné à leur maître par les disciples d'Ephèse, rédacteurs de l'évangile.

Dans un gros travail, intitulé « *Le disciple bien aimé dans l'évangile de Jean* »[1], KRAGERUD reprend le problème et propose une interprétation des textes en question qui va bien au-delà de la simple identification du personnage mystérieux. Son travail, en effet, est une véritable thèse qu'on pourrait ainsi résumer : le disciple que Jésus aimait (nous le désignerons par la lettre D.) est un personnage symbolique qui représente le disciple idéal de Jésus concrètement représenté par les milieux

[1] Kragerud, *Der Lieblingjünger im Johannesevangelium*, Oslo, 1959.

johanniques, détenteurs dans l'Eglise de l'esprit prophétique et en incarnant, disons le pôle charismatique, en opposition à Pierre (P.), représentant l'organisation ecclésiale, disons le pôle traditionnel et institutionnel. Tout ce qui est dit de D. le serait donc moins d'un personnage particulier, qu'il ne qualifierait un milieu et un courant dans l'Eglise primitive.

Si cette thèse est inacceptable, elle présente néanmoins une foule de remarques et d'analyses très suggestives qui éclairent les textes mis en cause.

Au point de départ l'A. analyse les sept textes ou D. est mentionné (I, 35-42 ; XIII, 21-26 ; XVIII, 15-16 ; XIX, 25-27 ; XX, 2-10 ; XXI, 1-14 ; XXI, 15-23). Pour les besoins de sa thèse, il suppose que dans Jo., I, 35-42, le compagnon d'André est D., alors qu'il y a de fortes probabilités pour qu'il s'agisse de Philippe (Cf. VI, 6 et XII, 22). Ensuite il pense que dans chaque cas on a affaire non à des souvenirs personnels de Jean, mais à de libres compositions de l'évangéliste, ayant avant tout valeur symbolique. Ce second point est loin d'être démontré. L'A. constate également que chaque fois D. apparaît à côté de Pierre, en rapport avec lui, mais avec un rôle qui, à certains égards, semble supérieur au sien : dans la connaissance du traître, il a le premier accès au secret de Jésus et en informe P. (ch. XIII), il entre le premier dans la cour du grand-prêtre et y fait entrer P. (XVIII, 15). En XIX, 25 que l'auteur rapproche de XXI, 15-19, Jean serait désigné comme héritier de Jésus. En XX, 2-10, D. entre le premier au tombeau, et en XXI, 1-14, après la pêche miraculeuse, il reconnaît le premier le Christ ressuscité et le révèle à P. De là notre auteur conclut que sur la base de la tradition primitive, il y a eu substitution intentionnelle d'un apôtre à l'autre, avec comme but de promouvoir la thèse sus-dite ; l'auteur du IV^e^ Evangile ayant monté les différentes scènes johanniques en antithèses aux scènes synoptiques correspondantes où P. jouait le premier rôle.

L'A. développe sa pensée en exposant systématiquement les trois points sur lesquels le D., en tant que représentant de l'Esprit, s'opposerait à Pierre. 1° Il le voit analogue au Christ, ami de Dieu, comme le Christ l'est du Père, reposant sur le sein de Jésus (XIII, 23) comme Jésus est dans le sein du Père (I, 18), atteignant aux secrets de Jésus, comme Jésus à ceux du Père (XIII, 26 et I, 18) comme lui encore il est « le bien-aimé » ; en tout cela, dit Kragerud, D. ne représente-t-il pas l'Esprit de Jésus ? 2° Comme l'Esprit encore D. exerce la fonction de pasteur ; 3° et doit succéder au Christ dans sa charge.

Nous ne pouvons réfuter ici l'arbitraire d'une telle interprétation qui s'inspire d'un préjugé protestant anti-hiérarchique et anti-pétrinien. Notre propos est seulement de retenir ce qui nous paraît valable. Il est certain que mis à part I, 35 et XIX, 25 d'une interprétation nettement gauchissante, les autres textes veulent bien établir, en regard de la tradition synoptique, une antithèse marquée entre le D. et P. Les remarques de Kragerud sur le rôle important de D., sa médiation vis-à-vis de Pierre, sont pertinentes. Cela ne tient-il pas tout simplement à la diversité même des milieux qui ont modelé des traditions, disons même à l'affrontement, au sein de la primitive église, de courants qu'on ne saurait nier (Voir les partis de Corinthe et les oppositions entre Paul et Jérusalem). Que les milieux d'Ephèse héritiers de la tradition johannique aient mis en relief et en valeur auprès de Pierre un autre disciple, quoi d'étonnant ?

En ce qui touche l'identité de ce disciple, les notations à son sujet présentent ses attitudes comme celles du disciple idéal : il ressemble au Christ, il le suit dans sa Passion, il reçoit Marie pour Mère, il reconnaît le Christ ressuscité, tout cela il le fait, avant et mieux que Pierre ; il semble être un disciple parfait dont Jésus a pu dire : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je revienne ! » Mais de là à en faire le représentant de l'Esprit, en opposition avec l'organisation ecclésiale, à le concevoir comme une création purement symbolique, il y a l'arbitraire d'un à priori. Pourquoi ne serait-il pas aussi réel que Pierre lui-même ? Pourquoi à la limite ne serait-il pas Jean l'évangéliste ? Une telle identification se heurte à des difficultés. Il est en effet surprenant, si l'on ne tient pas compte de Jo., que D. n'apparaisse qu'à partir du ch. XIII quand on est à Jérusalem, que ses attaches avec la ville sainte et la cour du grand-prêtre sont manifestes, et que les Synoptiques ne nous laissent pas soupçonner quand ils parlent du pêcheur de Bethsaïde.

En dépit de sa thèse abusive et tendancieuse, avec se travail, une nouvelle pierre est apportée au chantier de l'exégèse ; mais elle n'a pas encore trouvé sa vraie place : d'autres ouvriers y pourvoiront.

* *

F. M. BRAUN. — **Jean le théologien**, et son évangile dans l'Eglise ancienne. — Col. « Etudes bibliques », 35 NF. — Paris, Gabalda, 1959.

Le P. Braun qui a voué toute sa vie aux études johanniques, publie un gros travail qui, dans la grande collection des « Etudes bibliques » du Père Lagrange, vient occuper une place encore laissée vide. Le titre « *Jean le théologien* » risque d'induire en erreur ceux qui viendraient y chercher seulement une étude sur la théologie de l'apôtre. En fait, comme l'indique le sous-titre, il s'agit moins d'un ouvrage d'exégèse ou de théologie, que d'une histoire de la place que tiennent les écrits et la pensée johannique dans le christianisme ancien. Ce sont donc des problèmes concernant les origines, le milieu, l'influence du IV^e^ Evangile qui sont présentés et discutés dans ce travail.

Dans une 1^re^ partie, le P. fait la *critique littéraire* des écrits johanniques (Evangile, Epîtres, Apocalypse). Il conclut à l'unité foncière de l'évangile, tout en concédant qu'il est difficile d'y trouver un plan dont on pourrait pleinement rendre compte ; et ce faisant il est amené à critiquer tous ceux qui ont été proposés. Les incohérences de composition lui semblent pouvoir être expliquées par la solution, maintenant devenue classique, d'une formation échelonnée en rédactions successives. Com-

me pour les textes synoptiques, le message johannique fut d'abord longuement prêché en une sorte de kérygme, avant de prendre formes littéraires qui ne se sont cristallisées ni en une seule fois ni en une seule manière.

« Peu préoccupé d'ordonnance logique et chronologique, attentif en revanche à développer les grands traits de son message, il [Jean] aurait peu à peu harmonisé son œuvre au gré des dictées et des relectures successives... à chaque reprise, le travail appelait des compléments et l'auteur ne se donnait pas toujours la peine de bien arranger les contours. Ainsi s'expliquerait les sections plus ou moins étendues... qui paraissent disloquer un texte établi » (p. 24).

Ce n'est pas Jean lui-même qui aurait mis la dernière main à son œuvre, mais un ou des disciples auxquels nous devons le ch. XXI, quelques additions mineures et quelques arrangements. Toute cette manière de voir du P. Braun reste très vraisemblable. Mais le travail de la tradition johannique postérieure, tout en demeurant fidèle à l'essentiel et spécialement à l'esprit de l'apôtre, reste bien difficile à déterminer.

Pour l'origine des écrits johanniques, l'auteur conclut à un même auteur et pense que les différences d'ordre littéraire s'expliquent suffisamment par le rôle important joué par les rédacteurs.

La 2e partie traite de l'*influence de Jean dans l'Eglise ancienne*. Cette partie essentielle va nous donner, à travers l'étude des témoins, une véritable histoire du courant johannique et de sa diffusion aux deux premiers siècles. Alors que la 1re partie ne faisait que reprendre les données déjà acquises par bien des travaux, celle-ci fait vraiment œuvre constructive.

On connaît la position d'une certaine critique dont Sanders est le protagoniste : ce sont les gnostiques qui auraient utilisé les premiers l'évangile de Jean et le christianisme « orthodoxe » ne s'y serait intéressé que pour autant qu'il y trouvait des arguments pour réfuter la gnose. L'exposé très objectif de l'auteur va aboutir à une conclusion diamétralement opposée : dès le début du IIe s., l'évangile de Jean est connu et a laissé des traces de son influence dans tous les milieux, aussi bien en Egypte, qu'à Rome et en Asie Mineure. S'il a joui d'un grand prestige dans les milieux gnostiques, ce ne sont pas ces derniers qui en ont assuré la diffusion.

Suit une enquête minutieuse sur les divers milieux de diffusion.

— En EGYPTE, l'*Epître à Diognète* (190-200) bien que ne contenant aucune citation explicite, offre des réminiscences johanniques indéniables : thèmes de l'amour de Dieu pour le monde, manifesté par l'envoi du Fils Monogène, haine du monde, etc.

Les Papyrus « *Ryland 457* » (qui contient des fragments de Jo., XVIII) et « d'*Egerton* » (dont les scènes dénotent l'influence de Jean), témoignent pour la 1re moitié du IIe s. de la diffusion du IVe Evangile en des milieux qui ne présentent par ailleurs aucun caractère gnostique.

L'A. pense enfin que le Pseudo-Barnabé (vers 130) aurait connu, sinon l'évangile lui-même, du moins une catéchèse johannique. Ce dernier rapprochement paraît probablement un peu forcé.

— A ROME. Certes S. Justin a connu et utilisé le IVe évangile. Mais sous quelle forme ? Le Père pense à l'évangile actuel alors qu'on pourrait penser ici à l'hypothèse de recueils de « *testimonia* » précanoniques.

Un argument original sur l'influence johannique à Rome est fourni à l'auteur par les peintures des catacombes qui remontent au début du IIe s. Elles reproduisent, en effet, bon nombre de scènes johanniques (paralytique de Béthesda, aveugle-né, résurrection de Lazare). Enfin, à la suite de M. Chavasse, une étude liturgique montre que les leçons de carême au cours du IIIe s. à Rome, étaient tirées du IVe évangile, ce qui montre la place prépondérante de ces textes dans la catéchèse romaine.

A une date encore plus ancienne, le *Pasteur d'Hermas* témoignerait d'une influence johannique (thème du Christ-porte, dans la 9e similitude ; Jo., X, 9 et XIV, 6 cités presque « ad litteram », etc.).

— En ASIE MINEURE. L'A. donne d'abord une bonne analyse des origines du gnosticisme. Avec Sanders, il reconnaît l'influence indéniable de Jean dans ces mêmes milieux, mais il complète l'enquête en l'étendant aux ouvrages apocryphes « *acta Salomonis* », *Evangile de Pierre*, « *Epistula apostolorum* », et surtout, *Odes de Salomon* dont il augure qu'elles seraient l'œuvre d'un gnostique syriaque converti auquel il donne même un nom : Bardesane.

Il fallait bien prendre position vis-à-vis de cette énigme qu'est la *Didachè* ; le P. Braun la date des environs de 130 et là encore il décèle l'influence johannique. Les rapprochement sont surtout tirés de la prière eucharistique (ch. X) et de l'anamnèse (ch. IX). Enfin l'auteur évoque les résonances johanniques des lettres d'Ignace d'Antioche.

En conclusion, même si on conteste tel rapprochement, telle influence poussée un peu loin, la thèse du P. Braun, contre Sanders paraît bien établie : l'évangile de Jean n'a pas acquis droit de cité dans l'Eglise sous l'influence des gnostiques.

Une 3e partie traite de l'*Auteur* du IVe évangile. Ici le P. Braun reprend la thèse traditionnelle avec ses arguments classiques : Jean est l'auteur de l'évangile qui porte son nom, il s'identifie avec « le disciple que Jésus aimait », mais se distingue de « l'autre disciple » (XVIII, 15) ; ce dernier pourrait être un sanhédrite tel que Nicodème. A propos du séjour et de la mort de Jean à Ephèse, l'A. utilise les travaux de Hörmann sur les fouilles de l'église de S. Jean et développe un argument archéologique intéressant. Enfin, il distingue Jean l'Apôtre de Jean le Presbytre, personnage de second ordre, et réfute l'opinion selon laquelle l'Apôtre aurait été mis à mort en même temps que son frère Jacques dans la persécution d'Hérode Agrippa à Jérusalem en 43-44.

Trois appendices présentent des textes cités, les caractéristiques johanniques, et des fragments d'évangile inconnu contenu dans les payrus *d'Egerton*.

Cet ouvrage sérieux, solide, objectif, dont l'apport original consiste surtout dans la deuxième

partie malgré certains détails contestables, constitue un livre de travail pour un public sinon spécialisé, du moins très averti.

* *

L'Interprétation patristique du IVme Evangile.

Dans son livre : *L'évangile spirituel : l'interprétation du IVe évangile dans la primitive église* »[2], M. F. Wiles fait l'histoire de l'interprétation patristique de S. Jean chez les plus grands commentateurs des premiers siècles. Il s'attache à suivre et à comparer les deux grands courants exégétiques qui s'y sont affrontés : l'école d'Antioche et l'école d'Alexandrie.

Si à Antioche, avec Théodore de Mopsueste comme chef de file, on s'attache au sens littéral, les résultats sont souvent décevants par manque d'une vraie et profonde compréhension du caractère spirituel du quatrième évangile. A Alexandrie, on pèche par excès contraire. Tout à la recherche de la dimension théologique et spirituelle d'un texte prégnant, Origène fait la part trop large au symbolisme et tombe dans un allégorisme « entièrement arbitraire dans sa méthode et sans aucune relation dans son contenu avec le sens de l'évangile » (p. 159).

Cyrille d'Alexandrie paraît avoir trouvé un meilleur équilibre, et, de ce fait, obtient la faveur de l'auteur. En effet, tout en éliminant les interprétations philoniennes et gnostiques aberrantes (ex. les 5 poissons représentent les 5 sens), il sait reconnaître et garder les grands symboles autour desquels s'articulent les deux alliances. En particulier, son interprétation des sept signes nous révèlent des richesses que l'exégèse actuelle ne fait que redécouvrir. Par ex., la traversée de la Mer Rouge liée à la manne mise en parallèle avec la traversée du lac et la multiplication des pains ; la signification baptismale de la piscine de Béthesda.

A travers tant d'interprétations patristiques de valeur si diverses, où se mêlent étroitement sens littéral, typologie, allégorisme, accommodation, l'auteur, sagement, cherche une voie et éclaire notre propre route.

II. — COMMENTAIRES

R. P. BOISMARD, — **Du baptême à Cana** (Jean I, 19-II, 11) (Col. « Lectio divina » no 18) — Paris, Editions du Cerf, 1956.

Le P. Boismard continue son commentaire de l'évangile de S. Jean ; après le « Prologue », paru dans la même collection, voici une nouvelle section formant une unité, Jo., I, 19 - II, 11. Même esprit et même dessein que pour le premier travail : « mettre à la portée des prêtres et des laïcs cultivés les richesses de l'exégèse biblique ».

Pour ce faire, le P. n'a pas choisi le chemin de la facilité, persuadé « qu'il est nécessaire d'avoir peiné sur les difficultés d'un texte pour en saisir le sens et les moindres nuances ». Mais ceci ne doit pas rebuter le lecteur, car on peut dire que, sous la plume de l'auteur, tout s'éclaire même lorsque par fidélité à une méthode, à laquelle il nous initie chemin faisant, il nous emmène dans le maquis d'une critique textuelle indispensable (p. 33, 37, 47, 82), qu'il nous fait patiemment découvrir les structures littéraires des scènes johanniques, ou qu'il nous révèle le genre complexe et secret de cet évangile « spirituel » où le symbolisme a une si grande place. Pratiquement ce travail réunit les avantages d'un commentaire qui suit le texte pas à pas pour l'expliquer, et d'une synthèse qui, en fin de sections traite d'un problème d'ensemble posé par la péricope.

En définitive la recherche conduit toujours à la mise en lumière du contenu théologique qui n'a pas au premier abord laissé soupçonner sa plénitude. Telles sont les pages si fouillées sur « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde », « l'échelle de Jacob », les thèmes d'exaltation et de glorification, etc. Rien n'est négligé pour scruter ces textes, enracinements dans l'Ancien Testament, parallèles rabbiniques ou des sectes, remise dans le contexte total de la pensée johannique et aussi recoupements avec les parallèles synoptiques. On sait que divergentes sont les deux traditions synoptique et johannique, par ex. au sujet de la vocation des premiers apôtres, ou du baptême de Jésus ; toujours le P. Boismard y porte un regard pénétrant qui ne se satisfait pas d'un concordisme facile.

A cause de la richesse même de l'œuvre nous présentons un compte rendu quelque peu détaillé qui donnera certainement au lecteur, le goût de la reprendre en un vrai travail.

Introduction. — L'auteur y précise ses positions de base, connues déjà de ceux qui ont suivi ses autres publications : l'Evangile de Jean a été écrit en araméen et a dû être traduit en grec sous plusieurs formes différentes qui expliquent les variantes du texte. Le manque de composition peut s'expliquer par la façon dont l'évangile a été composé et édité : il n'est pas d'une seule venue, mais le fruit d'une lente élaboration comportant des éléments de différentes époques, retouches, additions et compléments. Jean n'a pas personnellement mis la dernière main à son ouvrage, la rédaction finale fut le fait de ses disciples.

Une telle opinion est déjà celle de M. Mollat dans la Bible de Jérusalem, mais le P. Boismard va plus loin en affirmant qu'il est difficile de déterminer la part exacte prise par les disciples dans la rédaction finale. De toute manière il reste que le IVe Evangile, dans son état actuel, offre un reflet fidèle de la prédication et de l'enseignement de l'apôtre.

Abordant le problème des relations de Jean avec les synoptiques, l'A. constate que la différence « porte plus sur la façon de présenter les faits que sur la christologie elle-même ». Il s'inscrit en faux contre une distinction radicale entre le Christ des synoptiques, qui serait celui de la première génération chrétienne, et le christ johannique, produit d'une foi largement et indûment élaborée. Même s'il y a approfondissement dans la saisie

[2] M. F. Wiles. *The spiritual Gospel.* « The Interpretation of the Fourth Gospel in the early Church », Londres, 1960.

du mystère de Jésus, c'est la même personne dans son humanité et sa divinité.

Après avoir noté le revirement de la critique touchant une appréciation plus positive de l'historicité des données johanniques, le P. montre comment histoire et symbolisme ne s'excluent pas mais se complètent dans la mesure où le symbolisme permet à l'évangéliste de souligner la valeur théologique et sotériologique des faits de la vie de Jésus. Il est vrai que, pour ce faire, Jean n'a pas hésité à styliser, à schématiser ses récits, « il ne veut pas donner une chronique biographique sur Jésus de Nazareth, il veut prouver que Jésus est le Fils de Dieu. Jo., xx, 31. »

Structure littéraire. — On constate chez S. Jean, en même temps qu'une précision de détails qui trahit le témoin oculaire, « un schématisme rigide qui, à la manière des textes synoptiques fait penser aux formes stéréotypées pour les besoins de la catéchèse orale ».

Indice général de schématisme, la division de la présente section en sept journées. Tous les événements qui marquent le début du ministère de Jésus sont répartis dans le cadre de sept jours avec des liens chronologiques explicites (I, 29, 35, 43 ; II, 1, etc.). Nous reprendrons en détail cette division.

Puis l'auteur étudie les schématismes de détail : scènes de vocations (ex. I, 37-42 ; I, 43-47), traditions parallèles à la base de doublets (I, 30-32 + 39 ; I, 33-36), vocabulaire stéréotypé, riche de contenu théologique (voir, regarder, chercher, trouver, suivre), thèmes majeurs (serviteur, agneau, sagesse, Fils de l'homme, etc.). En tout ceci il voit le fruit d'une tradition orale qui pour la facilité de la transmission et de l'utilisation catéchétique a modelé ces textes, le schématisme n'étant pas seulement un procédé littéraire, mais une manière de mettre en relief des thèmes théologiques ; nous verrons, en effet, qu'au terme de chacun des sept jours, un titre de Jésus va être manifesté et mis en lumière, jalonnant ainsi une révélation du Messie, qui culminera avec le signe de Cana.

Analyse des Sept Journées

— 1re journée : le *témoignage de Jean-Baptiste* devant les juifs (Jo., I, 19-28).

Aux juifs, c'est-à-dire aux autorités religieuses qui l'interrogent sur le rôle qu'il prétend jouer, Jean-Baptiste répond à la fois négativement sur sa personne et positivement sur sa mission. Mais le cœur de sa réponse est au ℣. 26 : « Au milieu de vous il est quelqu'un que vous ne connaissez pas. » C'est là un thème bien connu du judaïsme que celui du Messie qui doit demeurer caché jusqu'à sa manifestation publique. Ainsi la présence du Messie est affirmée et le rôle de Jean-Baptiste sera d'opérer sa révélation auprès des foules. (Cf. journées suivantes).

— 2e journée : l'*Agneau de Dieu* (I, 29-34).

Après la théophanie du baptême que Jean ne décrit pas mais suppose, Jean-Baptiste désigne Jésus comme « l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ». On risque de se faire bien des illusions au sujet de cette expression, cependant si familière. Après avoir recensé les interprétations diverses des commentateurs, l'A. analyse d'abord la fonction avant de préciser le sens du titre. « Oter (et non porter) le péché du monde », ne signifie pas que Jésus va faire disparaître les péchés déjà commis par l'humanité, en supposant qu'il va les prendre pour les expier (cette théologie expiatoire d'une rédemption par substitution est beaucoup plus dans la ligne d'une théologie paulinienne que johannique). La mission de l'agneau est d'abolir le péché, d'y mettre un terme, en ce sens qu'il va donner aux hommes la force, la possibilité de ne plus pécher.

C'est, en effet, une idée fréquente que les temps messianiques ou eschatologiques seront caractérisés par une sainteté, une pureté absolues : on ne péchera plus (Is., LX, 21 ; XI, 1-9 ; XXXII, 15 ; XLIX, 3 ; Ez., XXXVI, 25 + spiritualité de Qumrân). Jésus réalisera cela : I Jo., III, 5-9, V, 18. Comment ? Non à cause de son innocence, mais comme cela était déjà annoncé dans les textes d'A. T. vus plus haut, par le don de l'Esprit. En effet en liant Jo., I, 29 et I, 32, on voit que le signe qui désigne l'Agneau c'est la présence de l'Esprit qui demeure sur lui. Ce principe de rénovation eschatologique, de sanctification, il le reçoit et il pourra à son tour le communiquer ; en cela « il ôte le péché du monde ».

Le titre lui-même « Agneau de Dieu » ne peut s'expliquer uniquement en référence avec Is., LIII, 7. On connaît l'hypothèse ingénieuse de Jérémias selon laquelle le même terme araméen « *talia* » serait susceptible d'une double traduction : « *serviteur* » et « *agneau* ». Le P. Boismard pense que l'explication est plausible et que S. Jean aurait à dessein utilisé ce terme amphibologique pour le mettre en référence à la fois au « serviteur » d'Isaïe, qui par son enseignement amène les hommes à la connaissance de la volonté de Dieu et par là leur procure le salut, et l'agneau qui meurt comme victime expiatoire dans un rite de substitution.

Ainsi cette scène rejoindrait pour l'essentiel la tradition synoptique, dans laquelle le baptême de Jésus s'accompagne d'une manifestation messianique. Ce que Jean met sur les lèvres du Baptiste, les synoptiques le réfèrent à la voix qui vient du ciel ; et l'A. fait remarquer que dans les évangiles

« l'audition de la voix céleste comme la vision d'anges pourrait bien se rattacher à un genre littéraire particulier, aimant à rendre de façon concrète et sensible des phénomènes surnaturels ou spirituels » (p. 67).

Quelle idée Jean-Baptiste se faisait-il du Messie ? Dans les synoptiques Jésus est avant tout le juge eschatologique (Mt., III, 7-10) ; dans Jean c'est encore d'une purification qu'il s'agit, mais par le don de l'esprit ; deux thèmes complémentaires.

— 3e journée : *la vocation des deux premiers disciples* (I, 35-39).

Ce simple récit ne comporte pas de difficultés particulières. Notons toutefois l'identification du deuxième disciple, sur lequel l'évangile garde l'anonymat. A l'encontre de la tradition qui y reconnaît l'apôtre Jean, l'auteur donne les raisons qui lui font préférer Philippe.

Mais tout l'intérêt du morceau réside dans la signification d'ensemble, dans la valeur symbolique de ces deux disciples qui « cherchent » Jésus, le « suivent », sont invités à « voir » avant de croire, et finalement « demeurent » avec Jésus. On a reconnu là autant de mots clés caractéristiques du véritable disciple, car « dans cette vocation il y a le type et le modèle de toute vocation » (p. 75). Le « qui cherchez-vous ? » est la première question que Jésus pose à quiconque veut le suivre ; le suivre jusqu'en sa demeure implique déjà qu'il faudra, comme lui, aller jusqu'au bout et passer par la croix avant de parvenir à la gloire où il demeure.

Cette scène a une autre pointe : manifester le 1er titre de Jésus qui est présenté comme le Rabbi, le Maître. Ce titre convient bien à cette scène d'appel de disciples. Jésus est le maître de sagesse, mieux, il est la sagesse personnifiée ; comme elle il invite le disciple, à le chercher, à le trouver. Cf. Prov., VIII, 17-34 ; Sap., VI, 12-16) et il se laisse trouver par ceux qui le cherchent « dès le matin ».

— 4e journée : *Vocation de Simon-Pierre.* (I, 40-42).

Le changement de nom de Simon est situé dans la tradition synoptique, au moment de la confession de Césarée (Mt., XVI, 13) et mis en relation explicite avec la reconnaissance de la messianité de Jésus. Ici, c'est André qui confesse : « Nous avons trouvé le Messie », et Pierre vient à lui.

Le motif pour lequel Simon serait appelé Pierre est étonnant et quelque peu subtil. Le titre de « pierre » est couramment donné à Jésus dans la primitive Eglise ; d'ailleurs il est déjà impliqué dans Jo., I, 51, en relation avec la vision de Béthel. Le Christ, selon la tradition patristique, est figuré par cette pierre dont se servit Jacob à Béthel, ointe par l'Esprit au Baptême, et sur laquelle se construit l'Eglise. Pierre à son tour recevrait ce titre par mission et délégation de Jésus.

— 5e journée. *Vocation de Philippe* (I, 43-46).

On entend de nouveau le même « Suis moi » caractéristique. Philippe et André, tous deux de Bethsaïde amènent au Christ un disciple. Ce sont les mêmes qui serviront de trait d'union avec les Grecs (XII, 41). Bethsaïde signifiant « lieu de pêche », ne faut-il pas y voir l'allégorie de ceux qui sont déjà « pêcheurs d'hommes » (Mt., IV, 19)?

Quel est ce Nathanël ainsi amené à Jésus ? Son nom ne figure pas dans les listes apostoliques et la tradition est peu favorable à son apostolité. S'il est un des Douze, auquel l'identifier ? Simon le cananéen, Barthélemy ? L'incertitude demeure. De toute façon, cet homme paraît versé dans les Ecritures (I, 45) ; ainsi l'a compris la tradition patristique, Augustin, Ephrem, etc., qui voient en lui un scribe, docteur de la loi. Si cela est exact, on aurait un parallèle entre la 5e et la 3e journée : Jésus, maître de sagesse, (3e journée), se heurte à l'incrédulité méfiante des maîtres d'Israël (5e journée) qui se demandent ce qui peut sortir de bon de Nazareth.

Au terme de cette journée, le titre de Jésus est celui de Prophète, que Philippe révèle à Nathanaël ; en dépit de son origine humaine très humble, fils de Joseph de Nazareth, il est le prophète dont a parlé Moïse (Dt., XVIII, 18).

— 6e journée. *Vocation de Nathanaël* (I, 47-51).

Cette journée est de beaucoup la plus riche en symbolisme, « presque chaque mot a sa résonance mystérieuse et profonde, l'ensemble forme un des sommets de la pensée johannique » (p. 93). Aussi l'A. consacre-t-il 38 pages au commentaire de ces 5 versets. Cette journée répond à la 2e ; celle-ci avec la descente de l'Esprit était prémices, celle-là avec les anges sur le Fils de l'homme est apothéose.

Nathanaël, le vrai israélite, comme autrefois Jacob (= Israël) est celui qui voit la grande manifestation de la révélation de Dieu à la terre. La mention des anges montant et descendant sur le Fils de l'homme est une allusion claire à la vision de Bethel et à l'échelle de Jacob (Gen., XXVIII, 11). Ici Jésus ne tient pas la place de Jacob (c'est Nathanaël), ni non plus de l'échelle, il est comme le « support » de la gloire divine ; cette nouvelle maison de Dieu, « Bethel », sur laquelle la présence divine est manifestée : « Tu verras mieux encore » renvoie de manière concrète aux miracles du Christ inaugurés à Cana ; c'est là, en effet, que pour la première fois « il manifesta sa gloire ».

En cette journée, le Christ fait œuvre de prophète auprès de Nathanaël quand il le voit sous le figuier, et le disciple le reconnaît comme tel. Mais dans le : « tu verras mieux encore », c'est le thème de la glorification qui est annoncé. Ce thème du Christ en gloire, en Jo., I, 51, apparaît comme la transposition johannique de la scène de la profession de foi de Jésus devant le sanhédrin (Mt., XXVI, 64), mais alors que

> « les Synoptiques interprètent la vision de Daniel, du Fils de l'Homme venant sur les nuées, de la Parousie, Jean la comprend comme effectivement réalisée par la résurrection. C'est à la résurrection également que le Fils de l'Homme opérera le jugement, la purification des cœurs, le rassemblement des élus que les Synoptiques placent à la parousie. Tout cela pour Jean constitue le mystère de la vision du Fils de l'Homme dans la gloire de sa résurrection, par le véritable « Israël » vivant sous la mouvance de l'Esprit » (p. 122).

En finale l'A. pose la question de la vocation des disciples (p. 128-131) et étudie les divergences entre les deux traditions synoptique et johannique. Certes le thème théologique de base est le même, il s'agit de « suivre » Jésus, mais les détails anecdotiques concrets peuvent-ils, doivent-ils se concilier ? On a dit que les événements rapportés par Jean n'étaient qu'une première prise de contact, il ne semble pas. L'A. refuse d'accepter le dilemne : Jean ou Marc, et note combien dans l'un et l'autre cas on aurait affaire à un schématisme théologique qui risquerait de nous induire en erreur quant aux contours des faits.

— 7e journée : *Cana* (II, 1-11).

Pour ce texte, un des plus discutés, l'A. commence par faire l'étude des diverses interprétations. Puis il souligne combien il est important de restituer ce récit à son contexte qui en commande l'interprétation. En effet en ce 7e jour de la manifestation de Jésus comme Messie, Cana va être le

premier « signe » qui va révéler sa gloire et provoquer la foi des disciples. Telle est la signification première de cette journée. Dans une perspective seconde, le miracle a valeur et portée symbolique et eschatologique, sur laquelle nous allons revenir.

Interprétation symbolique : le *thème du vin* d'abord est manifeste, mais quel en est le sens ? Dans l'A. T. déjà, joint à d'autres fruits de l'alliance nouvelle, il symbolise l'abondance, les bienfaits messianiques reçus dans la joie. Il faut joindre l'interprétation que nous révèlent les textes sapientiaux : on voit la Sagesse offrant un banquet, proposant son pain, son vin, pour la vie. Ce thème de la Sagesse a déjà été identifié dans la 3e journée, le Christ y recrutait ses disciples, ici il va les mener jusqu'à son banquet et leur servir son vin. Au plan symbolique, le Christ-Sagesse donne le vin qui est l'enseignement, la vérité, conduisant les hommes à la vie. Ce vin nouveau remplace l'ancien système de purification légale (Cf. la remarque à propos des jarres de Cana). D'autres passages de Jean soulignent ce même thème de la purification opérée par la parole et la vérité : xv, 3 ; xvii, 17. Ainsi l'interprétation strictement sacramentaire proposée par Cullmann selon laquelle le vin de Cana serait le sang du Christ, si elle n'est pas exclue, n'est pas première.

Pour les détails concrets de la scène, voici quelques remarques : « *l'heure* » peut se dire en deux sens complémentaires.

« Il y a l'heure de la manifestation de la gloire par les miracles (elle est déjà venue) et il y a l'heure de la manifestation de la gloire par la résurrection (elle n'est pas encore là), l'heure de la glorification inchoative et celle de la glorification définitive » (p. 153).

Marie ne ferait pas une demande expresse, et c'est ce que Jésus lui reproche, elle ne fait qu'exprimer l'embarras des époux. Il faudrait, selon le P .Braun, donner à la phrase du Christ un sens interrogatif : « Mon heure n'est-elle pas venue ? » Ainsi Jésus reprocherait à sa mère d'oublier que l'heure de sa manifestation est arrivée ; c'est ce que Marie comprend : « Faites tout ce qu'il vous dira ».

Conclusion. « Ainsi dans la première semaine, Jean place le Christ au centre d'un faisceau de lignes convergentes qui proviennent des principaux sommets de l'attente messianique au sein du peuple, serviteur de Yahweh, Sagesse, Prophète, Christ Messie, en tout cela il est le Messie attendu. »

Pourquoi en fermant ce livre ressent-on au cœur cette chaleur comme après avoir pris un breuvage capiteux ? C'est que le vin de l'enseignement johanique a coulé à pleines pages « *usque ad summum* » ! Un grand merci à l'ordonnateur du festin, le P. Boismard, qui nous l'a puisé, si riche, si clair, en osant espérer que souvent encore, nous pourrons être les invités de sa table.

* *

Jean V, 36 et XVII, 4 : l'Œuvre du Christ, don du Père

Un très bon article du P. A. Van Hoye dans les *Recherches de Sciences religieuses* (1960, p. 377-419) mérite d'être signalé et recensé, car, bien au-delà d'une recherche de traduction exacte, d'un texte contesté, il comporte un vrai travail de théologie biblique révélant une sève insoupçonnée.

Deux passages du IVe Evangile, Jo., v, 36 et xvii, 4, décrivent en termes presque identiques les relations de Jésus avec son Père dans l'œuvre du salut. Mais les exégètes diffèrent sur le sens à leur donner.

Position de la question. — La traduction littérale est simple :

v, 36 : « Car les œuvres que m'a données le Père pour que je les accomplisse, les œuvres mêmes que je fais, témoignent à mon sujet que le Père m'a envoyé. »

xvii, 4 : « Moi, je t'ai glorifié sur la terre, ayant accompli l'œuvre que tu m'as donné que je fasse. »

La discussion porte d'abord du point de vue grammatical sur le sens à donner à ἵνα. La proposition ainsi introduite est-elle finale ? « donner pour que... » ou (comme c'est souvent le sens affaibli dans le grec de la *koinè*) simplement complétive « donner que... » ? Et dans l'un et l'autre cas faut-il garder la construction personnelle, plus vigoureuse, ou se contenter de l'infinitif « donner à accomplir » (finale), « d'accomplir » (complétive) ? Alors que l'accord est à peu près unanime chez tous les interprètes pour le deuxième cas où ils traduisent : « les œuvres que tu m'as données à faire », les divergences s'affirment pour v, 36 : « à accomplir » (Lagrange, Osty), « d'accomplir » (Segond, Mollat). La différence est d'importance car il s'agit de savoir si Jésus désigne le Père comme celui qui donne *à* faire l'œuvre salvifique, ou comme celui qui donne *de* la faire.

Analyse du texte. — Après une minutieuse analyse grammaticale, l'auteur conclut que si Jean adopte la construction analytique avec ἵνα et non l'infinitif, c'est intentionnellement pour mieux donner à ses termes tout leur relief et exprimer ainsi une pensée très précise. Laquelle ? Une étude sur les termes johanniques ici employés va le déterminer.

L'importance du verbe « *donner* » est soulignée : toujours, avec le Père comme sujet, il qualifie l'initiative divine dans l'œuvre du salut (30 fois). Tout le dessein de Dieu sur le monde peut se résumer en ce mot. Il donne, son Fils, iii, 16, le vrai pain du ciel, vi, 32, la foi, vi, 65, le Défenseur, xiv, 16, tout ce que les disciples demandent, xv, 16 ; xvi, 23. Au Fils il donne ses paroles, xvii, 8, xii, 49, ses œuvres, v, 36 ; xvii, 4, etc. (le jugement, la gloire, le nom, les disciples). A son tour Jésus communique ces dons reçus : la Vie, x, 28 ; xvii, 3, la parole, xvii, 8, 14, les commandements, xiii, 34, l'eau vive, iv, 10, la nourriture qui dure, vi, 27, sa chair, vi, 51. Tout porte donc à penser que nos textes veulent souligner, une fois de plus, que le Père « donne », et c'est pour cela que Jean aura choisi la construction analytique.

Mais comment comprendre l'expression « *donner des œuvres* » ? Le P. montre comment cette expression paradoxale comporte plusieurs significations complémentaires qui vont s'approfondissant.

— 1° Donner des œuvres = les *ordonner.* Sens que l'on trouve déjà dans Pro., xxxvii, 15. L'ex-

pression équivaut donc à la manifestation de la volonté divine. Mais cet impératif conserve toute sa valeur de *don*, car être l'objet de la révélation de la volonté de Dieu et de son exigence est une faveur, un honneur qui suppose un choix et suscite en retour soumission et action de grâces.

— 2° Donner des œuvres = les *réaliser*. Car ces œuvres que le Père donne à faire, il les réalise (Jo., XIV, 10). Les miracles de Jésus par ex. sont moins ses œuvres que celles de son Père (IX, 3, 4 ; X, 32, 37). Jésus souvent prie pour être exaucé et réaliser ces œuvres (IX, 31 ; XI, 22 ; XI, 41) et le Père réalise et exauce son Fils, il « donne ». Ceci est vrai tout particulièrement de la Passion-Résurrection. Car à cette heure, Jésus ne peut plus agir, c'est la nuit (IX, 4 ; XI, 9-10), il se laisse faire ; mais en cela même il accomplit le dessein de Dieu comme le note l'accomplissement des Ecritures. « Ainsi la nuit de la Passion est bien le temps où, plus que jamais, le Père réalise lui-même l'œuvre, le temps où Jésus est par lui, glorifié. »

— 3° Donner des œuvres = *faire confiance*. Comment concilier ces deux aspects, que le Père donne à Jésus des œuvres à faire et qu'il les lui fasse ? Dans S. Jean, on voit que jamais la volonté du Père n'est imposée, le Père lui fait confiance (ex., III, 35). Toujours, et surtout pour la Passion, la décision est laissée à Jésus, on ne lui prend pas sa vie, il la donne, à son heure. (Voir surtout X, 18 et XIII, 3, et de nombreux traits, au cours de la Passion comme à la scène de son arrestation). Mais en même temps ces mêmes passages montrent comment Jésus répond à cette confiance du Père par un souci constant de se conformer à sa volonté, VIII, 29 et XIV, 31 : « Pour que le monde sache que j'aime le Père, j'agis toujours comme le Père m'a commandé. » Ainsi la réalisation des œuvres nous révèle la parfaite union des volontés dans l'amour.

— 4° Donner de *faire les œuvres*. Il faut aller plus loin encore car Jean montre non seulement un admirable accord des volontés, mais une véritable unité d'être. Si le Père réalise les œuvres de Jésus, ce n'est pas qu'il se substitue à lui, c'est de l'intérieur qu'il lui donne de pouvoir faire avec lui ce qu'il veut réaliser : « Le Fils ne fait rien de lui-même » (XV, 19-20, et cas concrets en IX, 4 et formules en X, 25 ; X, 32). Ce « pouvoir », cette « *exousia* » est non seulement une possibilité au sens d'une permission, mais une possibilité de réaliser, spécialement par sa Passion à laquelle il consent, l'œuvre du salut.

Ainsi tous les sens analysés se conjuguent.

« Même réalisées par Jésus, les œuvres restent celles du Père et jamais Jésus ne dit « mes œuvres ». Ainsi Jésus emploie ce mot pour nous révéler, dans les réalisations de sa vie terrestre, le mystère d'amour, en lequel, sans se confondre, les personnes divines ne font qu'un » (p. 409).

Il reste à préciser le sens de deux verbes qui expriment l'action de Jésus : « faire » (*poiein*) et « accomplir » (*teleioun*). Alors que le premier n'a rien d'original, il faut retrouver le sens fort du second. Lagrange traduisait déjà : « achever » ou « parachever » ; l'expression française « mener à bonne fin » semble plus exacte, ou encore « accomplir en perfection ». Les passages où ce verbe et ses dérivés sont employés, sont relativement peu fréquents (IV, 34 ; V, 36 ; XVII, 23 ; XIX, 28), mais lourds de signification, tout spécialement XIII, 1 (*in finem*) et XIX, 28 (« tout est accompli »). Cet accomplissement, ce n'est pas celui des prophéties, mais celui du combat et de la victoire de Jésus, celui de l'achèvement de l'œuvre divine qui culmine dans la passion et la mort de Jésus. Jésus ne parle donc pas dans les passages en question, V, 36 et XVII, 14, d'un accomplissement de façon abstraite, mais d'un accomplissement bien défini qui se réalise à un moment de l'histoire, à une heure donnée.

Conclusion. — Au terme de cette étude, il apparaît que l'expression : « les œuvres que le Père m'a données d'accomplir » connote que les œuvres appartiennent étroitement au Père qui non seulement les ordonne, mais les réalise en son Fils ; et de la sorte elles constituent, à un bien meilleur titre, un témoignage du Père en faveur de Jésus.

L'auteur propose donc la traduction suivante :

Jo., V, 36 : « Les œuvres que le Père m'a données pour que je les mène à bonne fin, ces œuvres précisément que je fais, témoignent à mon sujet que c'est le Père qui m'a envoyé. »

Jo., XVII, 14 : « Je t'ai glorifié sur la terre en menant à bonne fin l'œuvre que tu m'as donné de faire. »

« Rigoureusement fidèles aux données grammaticales, ces formules sauvegardent au mieux le riche contenu du texte johannique. On y reconnaît l'importance du verbe « *donner* » et l'allusion à la parousie contenue dans le verbe « *teleioun* » ; on y retrouve cette doctrine essentielle que l'œuvre du salut des hommes est réalisée par le Père, en son Fils, par le Fils en son Père, qu'elle révèle ainsi leur union dans l'amour et y introduit ceux qui s'ouvrent à la foi. »

* *

B. GÆRTNER, dans son livre « **Jean VI et la Pâque juive** » [3], met en lumière les affinités du texte johannique avec la Pâque juive. Bornons-nous à quelques notations significatives :

— *a*) La multiplication des pains a lieu peu avant la Pâque.

— *b*) Le discours sur le pain de vie est prononcé dans la synagogue ; or les enseignements développés en pareille circonstance visaient souvent la prochaine fête. Ces deux premières notations pourraient faire penser que Jésus a saisi cette occasion pour mettre en relation la Pâque, le festin messianique et l'eucharistie.

— *c*) Le schéma johannique suit celui des synoptiques (multiplication des pains, marche sur les eaux, demande de signes, discours) et recoupe le schéma juif de la Pâque (passage de la mer, manne, explication du signe).

— *d*) Les quatre questions posées par les Juifs (VI, 28, 30, 42, 52) correspondraient aux 4 questions posées par les enfants au cours du repas pascal juif, les réponses de Jésus pouvant être comparées à celles que faisait le président du repas.

[3] B. Gärtner. *John VI and the jewish Passover* Lund, 1959.

— *e*) Les deux discours de Jo., VI, 25-50 et 50-57 correspondraient à deux perspectives : la nourriture des temps messianiques, et celle du monde à venir.

— *f*) Quant au caractère de la cène, le Christ tout en célébrant avant la Pâque légale et sans agneau, aurait ainsi donné à son repas un caractère pascal.

On voit la thèse de base d'une telle démonstration : la Pâque chrétienne aurait été primitivement célébrée en étroite dépendance de la Pâque juive.

* *

Le Discours sur le Pain de Vie (Jean, VI)

Dans un volumineux article de la *Nouvelle Revue Théologique* (1960, p. 803, 918 et 1040) M. Feuillet étudie « *Les Thèmes bibliques du discours sur le pain de vie* ».

En Préliminaire, il règle d'abord la question de plan et de structure du morceau. L'introduction met en place le cadre et l'auditoire (℣. 22-25).

1re partie : (℣. 26-34), Jésus exploitant le miracle de la multiplication des pains, pique la curiosité de ses auditeurs et éveille leurs aspirations par l'annonce d'une nourriture mystérieuse, « la vraie », celle qui demeure, opposée à la nourriture matérielle ; ce ne sera pas la manne. La section se termine sur la demande de la foule : « Seigneur donne-nous toujours de ce pain ».

2e partie : (℣. 35-47), Jésus descendu du ciel par l'Incarnation s'identifie à ce pain venu du ciel, capable de donner la vie à ceux qui croient en lui. D'où objection des juifs : ils connaissent Jésus et ne peuvent admettre son origine céleste. Jésus répond par la nécessité de la foi, don du Père.

3e partie : (℣. 48-58), Jésus est ce pain de vie, mais ce pain n'est autre que sa chair et son sang livrés pour le salut du monde. Il faut y communier pour avoir la vie.

Conclusion : Objection et division parmi les disciples, fidélité des apôtres.

Difficultés et problèmes. — L'A. évoque d'abord les difficultés d'interprétation de ce discours, en dépit des apparences. On sait les deux thèses qui s'affrontent : interprétation purement spirituelle, tout le discours traite de la « manducation » du Christ par la foi. Déjà chez les Pères, Origène, Clément d'Alexandrie, S. Augustin s'orientent vers cette interprétation. Interprétation réaliste, au moins pour la 2e partie, manducation eucharistique du Christ, avec la majorité des commentateurs. Le Concile de Trente n'a pas voulu trancher la question, qui reste donc ouverte. Le discours doit-il être interprété tout entier de la foi ? tout entier de l'eucharistie ? Faut-il distinguer les deux thèmes successivement développés et si oui, où placer la coupure ? Ajoutons à cela un problème d'ordre historique : un tel discours est-il vraisemblable dans la bouche de Jésus ? N'est-il pas plutôt tributaire non seulement d'une liturgie eucharistique primitive dont il serait le reflet, mais même d'une liturgie pascale juive ? (Cf. *supra*, le livre de Gärtner).

L'étude de F. se propose moins de nous apporter une solution de détail à ces divers problèmes que d'examiner les thèmes majeurs pour fournir des éléments de solution. En effet trois thèmes bibliques, intimement liés sont à la base du discours : la manne considérée comme symbole d'une nourriture spirituelle, — le festin messianique, — le festin de la Sagesse. L'A. insiste sur le fait que ces thèmes sont sous-jacents à tout le discours et non seulement à telle ou telle partie, que d'autre part ils sont profondément enracinés dans l'A. T., enfin qu'ils sont également communs aux synoptiques.

1. — LA MANNE SYMBOLE D'UNE NOURRITURE SPIRITUELLE

— L'Exode et la manne. Jo., VI, est en référence explicite à l'exode (désert, murmures des juifs) et à la manne (℣. 31, 32, 49, 50, 58). Dans l'A. T. la manne est « le pain venu du haut du ciel » (Ex., XVI, 4 ; Nb., IX, 15), ainsi la pensent les juifs contemporains de Jésus (℣. 31). Le judaïsme tardif attendait, à la venue des temps messianiques, un renouvellement du prodige (nombreuses références) ; et en Jésus la foule enthousiasmée voit dans la multiplication des pains le signe messianique (VI, 15) et veut prendre Jésus pour le faire roi.

— La conception que Jésus se fait de la manne. Ici réside le malentendu entre la foule et Jésus. Jésus lui reproche de n'attendre de l'ère messianique que le renouvellement d'un miracle matériel, alors qu'il va leur révéler une nourriture spirituelle dont l'autre n'est que le symbole ; ils ont à découvrir la valeur de « signe » (au sens johannique) du miracle des pains. Ainsi le miracle, pour saint Jean, n'est pas seulement prodige, il est signe de la présence et de l'action de Dieu, il annonce et préfigure le salut messianique que Jésus apporte ; manne et miracle des pains sont signes d'un don supérieur. D'ailleurs déjà l'A. T. interprétait la manne comme un symbole : Dt., VIII, 2 et Sap., XVI, 26 y voyaient l'envoi de la Parole dont Dieu avait nourri son peuple ; bien d'autres passages d'A. T. présentent cette Parole de Dieu comme une nourriture et fournissent ainsi l'arrière-plan biblique de Jo., VI.

— Les récits synoptiques sur la tentation offrent un même commentaire qui brode sur les mêmes thèmes : mise à l'épreuve, au désert, durant 40 jours. On voit Jésus y opposer de la même manière une faim et une nourriture matérielle (celle que Satan lui propose) à cette nourriture spirituelle qu'est la Parole de Dieu (Mt., IV, 4).

2. — LA PERSPECTIVE ESCHATOLOGIQUE ET LE FESTIN MESSIANIQUE

— Caractère eschatologique de cette nourriture promise. Déjà à Cana, Jésus avait insinué que, l'heure venue, il donnerait le vin messianique. Ici, la multiplication des pains située aux environs de la Pâque juive (VI, 4), fait penser que Jésus se prépare à lui substituer la Pâque chrétienne. Tous les miracles de Jésus ont portée sotériologique (comme les miracles de l'Exode qu'ils rappellent); ils annoncent « le salut définitif, l'ère de grâce ainsi que l'économie sacramentaire grâce à laquelle le salut sera communiqué aux hommes » (p. 815).

Noter que l'expression « pain de vie » n'est pas en référence à l'Exode, mais probablement à la Genèse II-III et à son « arbre de vie ». L'immortalité qu'il communique n'est que « la restauration eschatologique du privilège primitif qui fait partie du plan divin » (p. 816).

— Le festin messianique dans l'A. T. Pour l'ère eschatologique, l'A. T. annonce la destruction de la mort et la résurrection. Cette annonce est étroitement liée à celle du festin messianique. (Is., XXV, 6-8 ; XXVI, 19 ; XLVIII, 21 ; XLIX, 9-10 ; LXV, 12, etc.). Il est évident que le thème traditionnel du banquet messianique lié à la destruction de la mort et à la résurrection est à la base du discours rapporté par Jean. Et comme dans ces repas sacrés qu'évoquent le festin messianique, la manducation eucharistique sera celle de la victime, celle du Christ immolé (℣. 51). De plus, de même que ce repas assurait la participation plénière à l'alliance, on trouve dans Jean une formule qui paraît « l'intériorisation de la formule traditionnelle de l'alliance » : « Qui mange... demeure en moi et moi en lui ». Ce thème se retrouve dans les Synoptiques, où l'image la plus courante pour désigner le Royaume est celle du festin. Il faut également remarquer plusieurs rapprochements entre Jo., VI et les récits de la Cène : « manger et boire », annonce du drame du Calvaire, liaison avec Is., LIII, contexte de nouvelle alliance.

3. — Le festin de la sagesse

Ce thème n'est qu'une variante du festin messianique.

— Ancien Testament. Dans le passage bien connu de Pro., IX, 1-6, la sagesse offre un festin qui n'est autre que son enseignement. Les promesses de la sagesse prennent comme le relai des promesses messianiques ; inutile, semble dire ce texte, d'attendre pour les temps eschatologiques lointains et incertains, les biens du salut annoncés par les prophètes, dès maintenant la Sagesse offre ces biens, pour la vie, à qui les recherche. Voir aussi Eccli., XXIV. — Le ch. VI, de Jean manifeste de nombreuses attaches avec cette littérature de sagesse. Déjà dans le prologue, le Logos est en référence à la sagesse, comme il préexiste auprès de Dieu et plante sa tente en Israël. Les discours du IVe évangile sur l'envoi du Fils font penser à l'envoi de la sagesse ; mais spécialement dans le discours sur le pain de vie, le Christ descendu du ciel est un parallèle non seulement aux données apocalyptiques sur le Fils de l'Homme, mais aussi à la sagesse descendant des hauteurs (Sir., XXIV ; Bar., III, 29 ; Sap., IX, 1-18). De plus les formules : « Je suis » de l'évangile de Jean, même si littérairement elles s'inscrivent dans un contexte hellénistique, ont un contenu spécifiquement biblique qu'on retrouve dans les développements sur la sagesse personnifiée (Pro., VIII, 12 ; Sir., XXIV, 1 et s.). On est en face « d'un style de révélation caractéristique de la littérature de sagesse ». Jo., VI, contient trois fois la formule (48, 50, 51), accompagnée d'une invitation à croire à Jésus, à venir à lui, à se nourrir de lui, toutes formules qui ressemblent étrangement aux invitations dans la bouche de la sagesse. Et si on rapproche des textes sapientiaux d'autres textes prophétiques (Is., LV, 1 ; LXV, 13), on voit que Jean (surtout ℣. 35) fait la synthèse des deux thèmes complémentaires du festin eschatologique et du festin de la sagesse (p. 927).

L'allégorie de la vigne elle-même confirme les attaches sapientielles de l'enseignement johannique par référence à Sap., XXIV, 17-20, et cette image dont les prophètes se servaient pour désigner le peuple élu, le Siracide l'applique à la Sagesse.

De tout ceci, il ressort que les disciples du Christ johannique ressemblent aux disciples de la Sagesse divine. A vrai dire, la sagesse appelle ses disciples, ses fils, le Christ lui parle de « ses petits enfants », c'est le langage du maître à ses élèves. Jésus les purifie par sa parole (XIII, 10 ; XV, 3), leur révèle ses secrets (XV, 15) leur demande de garder ses commandements (XIV, 21), toutes similitudes avec la sagesse. A la limite, la sagesse communiquait aux siens ses propres privilèges, il en est de même de Jésus :

> « Et c'est dans ce contexte de relations d'intimité et d'amitié réciproques, instaurées paradoxalement entre un être proprement divin et de pauvres hommes qui sont devenus ses disciples, qu'il convient de replacer les promesses parallèles, faites par la Sagesse et le Christ johannique, de se donner en nourriture » (p. 930).

— L'auteur étudie les données des évangiles synoptiques sur les relations du Christ et de la Sagesse. Ici la moisson est moins abondante, mais les textes surtout le logion johannique Mt., XI, 25, offrent de bons parallèles.

4. — Les disciples du christ

Les développements précédents ont permis de voir que les disciples du Christ pouvaient être comparés à ceux de la Sagesse, l'A. pousse plus loin l'étude de ce thème.

Dans l'A. T. le terme « disciple » est rare, pour la raison que la religion d'Israël est révélation venant de Dieu lui-même et que si les prophètes et les sages s'attachent des disciples ils n'ont pour but que de leur communiquer le Yahvisme traditionnel. Or l'espérance eschatologique attend une ultime révélation, dans laquelle Dieu instruira lui-même les siens (Is., II, 2-4 ; Jér. XXXI, 31, etc., Cant., VIII, 1, et souvent dans les psaumes). Dans un courant parallèle nous avons vu que la Sagesse instruisait les siens. Avec le judaïsme tardif apparaît une nouveauté : la loi devient objet d'enseignement humain et d'interprétation, c'est l'œuvre des scribes et des docteurs de la loi ; on trouve alors à proprement parler des maîtres et des disciples.

Le N. T. emploie fréquemment le mot « disciple » (*mathêtès*) pour désigner ceux qui ont reconnu Jésus comme leur maître. Entre les disciples de Jésus et ceux des docteurs juifs, les analogies extérieures sont nombreuses. L'A. s'attache surtout à préciser ce qui en fait l'originalité et qui est comme résumé dans la formule « suivre Jésus » : initiative de Jésus ou du Père, attachement personnel, rupture avec le passé, écoute et conformité de vie, gratuité, etc. Or dans le ch. VI de Jean, la foi opère une première communion du disciple

à son maître, qui précède le rite sacramentel ; les deux modes d'union supposent une décision personnelle adulte.

Conclusions. — 1. Au plan littéraire : En dépit de certaines difficultés qui subsistent, l'auteur rejette la séparation du discours en deux parties, l'une traitant de la foi, l'autre de l'eucharistie ; il y a certes deux thèmes distincts mais ils ne peuvent être dissociés.

Pour la vraisemblance du discours sur les lèvres du Christ il propose les remarques suivantes. D'abord avec le P. X.-L. Dufour (*Rech. de Sc. Relig.* 1958, p. 481), il distingue une double perspective : celle des auditeurs de Jésus où la foi en la personne de Jésus est visée, celle des contemporains de la rédaction évangélique pour qui la signification sacramentaire est indéniable. Mais il va plus loin en affirmant deux temps dans l'intelligence des paroles du Christ : la substance du morceau remonte à Jésus, mais « la pensée du Maître est livrée avec les interprétations que l'évangéliste a cru devoir y ajouter en partant de la pratique de l'Eglise » (p. 1055).

L'auteur étudie les motifs qui lui suggèrent de reconnaître derrière le texte l'expérience de l'Eglise : influence d'une liturgie eucharistique ou peut être même d'une liturgie pascale juive. Il note également comment le Christ a dû préparer ses disciples au geste de la cène. Les synoptiques ne nous donnent pas un récit exhaustif de la dernière cène et on peut penser « ou que l'évangéliste a rattaché aux propos tenus par Jésus après la multiplication des pains d'autres paroles prononcées à la cène, ou que la préparation à l'eucharistie s'est déjà faite à l'occasion du miracle des pains » (p. 1057). En tous cas, avec Taylor, l'A. exclut une troisième possibilité, celle d'un discours purement fictif mis sur les lèvres de Jésus ; on ne peut voir en Jo., VI, une homélie chrétienne sans plus.

— 2. Au plan théologique : Pour terminer l'A. synthétise les aspects divers de la riche doctrine du IV[e] Evangile relative à l'eucharistie.

* *

G. M. BEHLER. — **Les paroles d'adieu du Seigneur.** (« Lectio divina » N° 27), 284 p., 12 NF. Paris, Edit. du Cerf, 1960.

Le P. BEHLER, dominicain allemand, fut autrefois professeur de philologie sémitique à l'Angelicum de Rome ; des raisons de santé le forcèrent à renoncer à l'enseignement pour se consacrer au rôle de maître de vie spirituelle, spécialement auprès des moniales. C'est en pensant à ces âmes contemplatives dont il a charge, que le P. a écrit son commentaire de Jean, XIII-XVII. Mieux que toute autre, cette « part choisie » parmi les évangiles, ce « testament de l'amour infini » était capable de procurer cette nourriture spirituelle qu'il voulait donner à ceux qui, déjà introduits dans l'intimité de Jésus comme l'apôtre Jean, pouvaient, selon le mot d'Origène, pénétrer le sens de ces discours parce qu'ils avaient reposé sur la poitrine du Christ. Dans ce livre, il s'agira donc, non de satisfaire la curiosité de l'intelligence, mais de contempler et de savourer avec le cœur la vérité éternelle du testament de Jésus.

Ce préliminaire sur les intentions de l'auteur nous introduit au genre adopté. Dans la préface, le P. Braun fait ressortir le caractère de ce travail.

« Le P. Behler fait un commentaire théologique et spirituel... le second terme ajoutant au premier une note de connaturalité affectueuse, ou, aurait dit saint Thomas, un goût relevant de la sagesse plus que de l'intelligence et de la raison. »

« Un commentaire » : — Le texte évangélique est repris verset par verset. La forme analytique est poussée à l'extrême et se révèle à la fois monotone et même insuffisante ; avec le derniers verset, on tourne la dernière page ! On aimerait plus de structure, de présentation d'ensemble, de reprises vigoureuses, ici pour récapituler la ligne d'évolution de la pensée, là pour brosser une synthèse sur un thème ou un point important ; rien de tout cela, toute la matière, riche cependant, est comme noyée dans le développement, tantôt délayée et tantôt l'alourdissant.

« Un commentaire théologique et spirituel » : — Ce n'est pas d'abord à une exégèse du sens littéral que vise le P. Certes il ne le méprise pas, il en sait la valeur de base irremplaçable et pour le découvrir il a consulté les bons auteurs. Habituellement, en effet, il est bien informé, encore que de seconde main. C'est auprès des commentateurs catholiques classiques tels Durand, Dom Delatte, Hauret, Braun, cités abondamment, qu'il est allé puiser son information ; prudemment il se retranche derrière leur opinion, s'engageant rarement personnellement. Quand il le fait, les raisons apportées sont souvent courtes et peu probantes. Ex. : date de la Cène et repas pascal (p. 19), non participation de Judas à l'eucharistie (p. 58). De ce fait, le lecteur ne viendra pas à ce livre pour y chercher solution aux problèmes que peut lui poser l'évangile de Jean au point de vue critique littéraire ou historique. On aurait aimé au moins quelques mots sur le « genre » des discours johanniques et sur celui du « discours d'adieu » en particulier.

Mais c'est volontairement, semble-t-il, que le P. laisse au second plan cet aspect critique et technique. Il veut faire court et découvrir au premier chef ce qu'il appelle « le sens profond » du texte, par un « commentaire spirituel qui laisse autant que possible la parole à l'Esprit-Saint lui-même » (p. 13). Par là il entend éclairer le texte d'abord par les passages parallèles, ce qu'il fait fort bien ; la pensée johannique se découvre plénière et authentique grâce à de tels regroupements. Ceci n'est qu'une des composantes de son exégèse, car la plus grosse place est réservée à l'interprétation donnée par les Pères et les auteurs spirituels, y compris les contemporains. Les textes sont bien choisis et l'ensemble fournit une riche palette qui donnera souvent envie d'aller voir le commentaire intégral.

L'ensemble nous propose une sève authentique, riche et drue, qui, si elle nous mène parfois assez loin de la pensée initiale de S. Jean, n'en est pas moins fort nourrissante. L'inconvénient est que le lecteur n'est pas averti de ce qui, dans le commen-

taire, relève de l'authentique sens littéral inspiré (fût-il propre ou figuré), de l'allégorie, voire même de l'accommodation. Par ex. p. 135, l'auteur applique à Marie, à propos de l'allégorie de la vigne le titre de gardienne de la vigne qu'il trouve dans le Cantique : « *posuerunt me custodem* » ; il néglige évidemment la fin de la phrase qui mettrait toute son argumentation par terre : « *et non custodivi* » *!* Mélange curieux donc, où se côtoient la meilleure interprétation puisée à la plus saine exégèse, conduisant à des méditations théologiques, solides et cordiales tout à la fois, sur Jésus : Voie, Vérité et Vie (p. 80-82), sur la prière au nom de Jésus (p. 88-91), sur l'habitation des personnes divines (p. 107-110), etc. ; avec des spéculations d'école un peu démodées, en tous cas beaucoup moins essentielles, comme les trois raisons pour lesquelles, selon S. Thomas, Jésus aimait S. Jean (p. 50), ou les cinq manières dont le Christ nous prépare une place (p. 76).

Les citations d'auteurs profanes sont appelées souvent à illustrer le commentaire, tel le développement sur notre amour du Christ qui se voit étayé par Virgile, bien étonné sans doute de l'exégèse « spirituelle » que l'on fait de son texte : « *Omnia vincit amor et nos cedamus amori !* »

Tout ceci est « autour, à propos, dans le prolongement du texte », mais pas de l'exégèse. En voulant atteindre directement au « sens profond », l'auteur a pris un raccourci qui risque de ne jamais l'introduire à la vraie profondeur du texte.

Mais un texte doit être jugé d'après son genre littéraire. Celui qu'a adopté le P. répond au but qu'il s'est proposé : nous donner sur la Parole de Dieu une méditation, où exégèse littérale, interprétation patristique, commentaires spirituels, utilisation liturgique créent autour du texte comme des harmoniques consonnantes qui, en définitive, nous touchent et nous attachent au Seigneur.

* *

Van den BUSSCHE. — **Les discours d'adieu de Jésus.** (Col. « Bible et Vie chrétiennes »), 155 p. 6,90 NF. — Paris, Casterman, 1959.

Dans le genre commentaire, on préférera de beaucoup à l'ouvrage précédent le travail proposé par le chanoine Van den Bussche, dans une série où il se propose d'étudier l'ensemble de l'évangile de Jean. Cet auteur, professeur au Grand Séminaire de Gand et à l'université de Louvain, fait partie de l'équipe très vivante qui anime les travaux exégétiques de cette université ; c'est dire qu'il est qualifié pour aborder ce travail. Il a publié déjà en langue flamande trois sections, Jo., I-IV, V-VI, XIII-XVII ; elles paraissent partiellement et avec quelque retard en traduction française. (« L'évangile du Verbe », voir compte rendu dans l'*Ami* 1960, p. 95). Les critiques avaient pu relever à son sujet « un conservatisme résolu et quelque peu agressif » ; ce qualificatif ne paraît pas s'appliquer à son dernier ouvrage.

L'*Introduction* traite de généralités ; le caractère de cet évangile spirituel pour lequel la personne de Jean, tempérament contemplatif et bénéficiant d'une expérience exceptionnelle, a eu le loisir de prolonger durant plus d'un demi-siècle l'écho des paroles du Seigneur et de faire de son évangile une véritable méditation. Comme Paul, Jean est « un théologien du christianisme », qui cherche à contempler l'œuvre dans ses lignes essentielles. Pour lui, la ligne de faîte, c'est cette marche vers « l'heure » de la passion et de la glorification ; et en dégageant les fils mystérieux qui relient pensées et paroles de Jésus, il les fait converger vers cet instant suprême. De cet évangile, les ch. XIII-XVII sont le cœur, d'où leur difficulté.

Le commentaire ne prétend pas évacuer le mystère, qui demeure « même s'il s'approche en prenant le visage d'un homme » ; il veut seulement aider à aborder le texte. L'A. nous avertit qu'il laissera de côté tout appareil scientifique, et qu'il ne prétend pas épuiser la richesse du sujet comme on pourrait l'attendre d'un véritable commentaire. Il nous propose d'abord une traduction qui suit, en général, la traduction de la Bible de Jérusalem mais s'en écarte en certains passages ; il en donne ses raisons dans le commentaire.

Le ch. 1er expose *la structure* des discours d'adieu. L'A. insiste d'abord sur la nécessité de laisser ces chapitres dans leur contexte ; il montre ce qui les rattache au reste de l'évangile, souligne leur place au cours du repas d'adieu et note leur unité qui vient surtout de « l'atmosphère psychologique » commune. Leur contenu a un lien étroit avec la vie chrétienne ; il ne s'agit pas de spéculations abstraites, mais de valeurs de vie. Le développement n'est pas logique, mais circulaire et le plan d'ensemble manifeste la même structure que dans les autres passages johanniques : un fait concret, prélude et signe (le lavement des pieds) suivi d'un long développement.

Sur le caractère et le genre de ces discours, l'A. entre dans les détails. Il ne s'agit ni d'une sténographie des paroles de Jésus, ni d'une création libre de l'apôtre, mais « de trois essais successifs de Jean cherchant à transmettre aux chrétiens les riches et intimes vibrations de ces ultimes effusions... prolongeant leur écho comme une pierre jetée à l'eau ses ondes à l'infini » (p. 23). Les paroles mêmes de Jésus ont pris souvent la forme des propres réflexions de Jean, au point qu'il est impossible de les distinguer nettement de l'écho qu'elles ont trouvé chez l'apôtre. Passant aux préoccupations doctrinales, on note que le sens profond des faits peut être dégagé, parce que Jésus est considéré « rétrospectivement à travers le prisme de l'événement final » et à la lumière de l'Esprit qui devait « introduire les disciples dans toute la vérité ». On ne s'étonnera donc pas que ces textes reflètent l'expérience chrétienne de l'Eglise primitive, spécialement sa vie liturgique et sacramentaire. Toutefois si Jean a bien écrit dans et pour l'Eglise, il n'a pourtant pas été seulement le miroir de la communauté : il a d'abord été le témoin du Verbe.

Analyse. Voici les grandes lignes du commentaire.

— Dans le 1er discours (XIII, 31 - XIV, 31), le drame de « l'heure » (passion-glorification) est joué comme à rebours, car si les événements se

dérouleront dans le récit de la Passion, dès maintenant, tout est présenté.

« Les différents plans temporels s'entrecroisent, se recoupent sur une seule trame où le passé, le présent et l'avenir se confondent. Bien plus, ce drame... se prolonge dans l'histoire de la chrétienté jusqu'à la fin des temps..., il fait éclater ses dimensions temporelles et se situe dans une perspective d'éternité ; les événements de cette histoire se produisent dans toute situation chrétienne à toute époque jusqu'à la consommation finale, l'histoire du maître est un enseignement pour la vie du disciple » (p. 49).

Ceci acquis, il est évident que tout plan ne peut être qu'artificiel, pour ce drame qui ne connaît ni déroulement, ni développement, qui est une apothéose. On ne peut noter que des dominantes (comme le thème de « l'esseulement » des apôtres laissés à leur foi), le tout coupé par les interruptions des disciples (XIII, 36 ; XIV, 5, 8, 22) qui donnent occasion à Jésus de relancer un développement.

— Le 2e discours n'est pas seulement une reprise, même si de nombreux thèmes sont semblables ; la perspective a changé. Un peu comme dans la seconde partie du discours sur le pain de vie, on observe un glissement significatif. Alors que le premier discours insistait sur la solitude des apôtres, la nécessité de la fidélité en attendant d'être réunis au Seigneur, ici, il s'agit d'une union déjà réalisée, dans un contexte sacramentel. « On peut fort bien lire ces pages comme une méditation après la communion » (p. 100), et l'exhortation essentielle porte sur cette vie dans l'unité avec le Seigneur réalisée par l'amour fraternel.

— La prière sacerdotale « doit être lue comme une préface liturgique, elle fut chantée solennellement au moment précis où le Seigneur entrait dans sa gloire » (p. 135). L'A. revient encore sur le genre de ce discours, « ni sténographie ni prière fictive, elle se rattache à l'événement historique de la Cène... Jean s'empare des gestes accomplis et des paroles prononcées pour leur donner à la lumière de l'Esprit leur signification pleine et véritable » (p. 135).

Le *Commentaire* lui-même est destiné à un public très large ; aussi ne fait-il pas état d'appareil critique, de discussions d'auteurs et d'opinions (l'absence totale de notes en bas des pages ainsi que de référence bibliographique est typique). Dans le travail présupposé il a fait un choix et il s'y tient. Ici il utilise la critique textuelle (p. 54-69); là il précise le vocabulaire grec (p. 79) ; ailleurs il discute une traduction (p. 62). Quand on le voit protester contre un sens spirituel patristique, on voit bien qu'il recherche d'abord le sens littéral.

Tout cela, il le fait sans effort, développant un commentaire vivant et cordial (ex. dialogue Pierre-Jean, p. 37-38), restituant le climat psychologique des discours, précisant au passage le sens exact d'une expression (« avoir part avec », « dans le sein de », etc.), s'arrêtant aux mots clés, les éclairant, leur donnant toute leur plénitude (ex. « l'heure », « je suis »), dégageant les grands thèmes théologiques (le retour au Père, p. 44-45, le Paraclet, p. 79-80, la vigne, p. 102-107, l'amitié, la haine du monde, etc.) sans négliger les problèmes de plus vaste envergure que soulève le texte, par ex. celui de la Parousie, à propos du « Je viendrai vous prendre près de moi » (XIV, 3); il montre comment l'attente fiévreuse eschatologique des synoptiques a fait place à la certitude de la présence permanente qui postule cependant la réunion définitive (p. 62-63). « L'attention s'est déplacée, de l'événement du retour triomphal à la réalité intime de l'union avec le Christ, du jugement collectif à la destinée personnelle de chaque chrétien » (p. 63). Enfin il est certain qu'à travers tout cela, l'A. par les prolongements spirituels qu'il en donne, vise à conduire son lecteur jusqu'à l'expérience spirituelle dont témoigne le texte.

Certains points restent faibles : par endroits, les enracinements dans l'A. T. un peu partout, le symbolisme et le contexte ecclésial sous-jaccent. Mais ce travail, au niveau où il se situe, est bon. Par lui, comme note sa présentation en librairie, « les paroles de Jésus nous atteignent de plein fouet ; ses réponses devancent nos questions. Ce n'est pas un discours d'adieu, c'est une révélation, une Présence. Le Christ vient vers nous, et notre cœur se réjouit, et cette joie, désormais, est nôtre pour toujours. »

III. — THEOLOGIE ET SPIRITUALITE

J. BONSIRVEN. — **Le témoin du Verbe,** le disciple bien-aimé. — Apostolat de la Prière, 239 p., 6,90 NF. — Toulouse, 1956.

Comme il en avertissait le lecteur dans son introduction (p. 14), le P. Bonsirven a consacré bien des années de sa vie à l'étude scientifique de la littérature johannique ; toutefois dans le présent ouvrage il ne s'adresse pas aux doctes, mais aux chrétiens désireux de mieux connaître les enseignements du disciple bien-aimé. On comprend aisément que le genre adopté soit très différent de celui de ses grands ouvrages de recherche sur le judaïsme, le rabbinisme, voire même la théologie du N. T., encore qu'on reconnaisse des procédés de méthode et de synthèse adoptés dans ce dernier ouvrage. Ici, directement, selon le mot de Bossuet, la science se tourne à aimer. D'ailleurs l'A. insiste sur la nécessité des dispositions intérieures pour entrer dans l'intelligence des textes qu'il nous propose.

Cependant, il faut bien qu'en une introduction rapide, réduite à quelques pages qui laissent d'ailleurs entrevoir la solidité de son information, il s'explique sur Jean le théologien, ses sources, sa langue, son genre ; mais là n'est pas son propos essentiel, et il passe aussitôt, dans un chapitre préliminaire, à l'étude de « l'horizon de la pensée johannique ». Il nous donne sur le ciel, les anges, le monde, l'A. T., des généralités relevant de la connaissance du judaïsme dont on aimerait qu'elles soient mises d'une manière plus explicite en relation organique avec la pensée de Jean.

Vient ensuite l'étude de la théologie johannique à proprement parler, présentée sous forme d'une synthèse très dense et regroupée autour de quelques grands chefs de composition.

— *Théodicée* (Dieu, Père, Amour, vie, esprit, saint, lumière, principe de tout. La Trinité, le Verbe, l'Esprit-Saint, la vie intra-trinitaire, la prédestination).

— *Christologie* (Incarnation : homme - dieu, mission, le Père et le Fils, le Fils obéit et prie, « *Ego sum* » ; Rédemption ou le Christ-Sauveur : objet de sa mission, voies du sauveur, médiateur, bon pasteur, sacrifice).

— *Les Fils de Dieu* (la Foi, les principes divins de la vie chrétienne, la déification du chrétien, devoirs et comportement du chrétien). L'Eglise. L'eschatologie.

La division, comme on peut le voir, est souvent inadéquate à enfermer systématiquement et d'une manière cohérente tout le donné théologique, ce qui expose l'auteur à des reprises et des redites.

Il n'y a pas à reprendre en détail un travail aussi dense, bourré de références d'un sérieux et d'une solidité admirables. Sans doute, sur maint détail on peut diverger d'opinion : dans une « exploitation » théologique, certains textes ont pu recevoir le très petit coup de pouce qui les intègre plus facilement à un ensemble. Il convient surtout d'indiquer ce qu'on pourrait appeler l'ambiguïté d'un tel travail : c'est le nivellement presque inévitable des textes dans une aussi vaste synthèse. Ici, tous les textes johanniques, évangile, épîtres, apocalypses, sont étudiés sans distinction de temps, de milieu, de contexte, ce qui risque d'aboutir à un tableau plus dogmatique qu'exégétique. De plus un tel travail, procédant par analyse poussée à l'extrême et par juxtaposition, retrouve difficilement le mouvement de la pensée johannique dans son jaillissement, ses lignes de force, ses centres d'intérêts, sa hiérarchie des valeurs. On pourrait prendre pour illustrer ces remarques le dernier chapitre sur l'eschatologie. L'auteur nous dit bien pour commencer « qu'elle impose un examen très attentif » étant donné la tendance de l'exégèse actuelle et les difficultés qu'elle présente en regard de l'eschatologie synoptique ; mais la plus grande partie du ch. est réservée aux perspectives de l'apocalypse sur l'Eglise idéale, le jugement et la résurrection, tandis que la perspective propre à l'évangile, où l'eschatologie est partout sous-jacente, est traitée d'une manière fragmentaire à propos du seul jugement.

Il reste que le livre du P. Bonsirven, comme toutes ses synthèses, est une mine inappréciable où chacun pourra puiser pour nourrir et étoffer un Credo qui, de la foi trinitaire à la vie éternelle, sous-tend toute cette synthèse. Et puisque la Vie éternelle est d'abord connaissance, il pourra grâce à elle y grandir dans l'amour.

* *

Le Miracle - Signe, dans saint Jean.

Deux substantiels articles de revue apportent sur la notion johannique du miracle - signe des lumières complémentaires.

1. Dom CHARLIER : **La notion de Signe** (« *Séméion* ») *dans le IV^e Evangile.* (*Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques*, juillet 1959, page 434-448). Ce mot se trouve 16 fois dans Jo., I-XII (le livre des signes comme a écrit Dodd) 1 fois en XX, 30. On le trouve associé aux vocables « faire » (14 f.), « croire » (10 f.), « voir » (6 f.).

— Le S. apparaît d'abord comme une propédeutique de la foi. Il n'est pas possible, au départ, de lui donner une définition, et la traduction elle-même, miracle ou signe, engage déjà quelque chose de son contenu. Cependant, en référence avec les mots associés, l'A. tente cette première approximation : « Le Signe est un geste *posé* par le Christ, et dont la *vue* conduit à la *foi.* » Mais, paradoxe, alors qu'on voit les Signes engendrer tout au long du ministère de Jésus des croyants de plus en plus nombreux, ces Signes aboutissent en finale à un échec retentissant.

— Les motifs de l'échec des Signes. Une première explication de type prophétique est à retenir, formulée en Jo., XII, 40. Ces signes ont été vus dans leur matérialité, mais non vraiment vus, au-delà, dans leur signification profonde. On s'est arrêté au signe, comme le pharaon de l'Exode qui était frappé des plaies sans percevoir ce que cela signifiait. Jo., II, 23-25 amène à une autre constatation : les Juifs croient au Christ qui, lui, ne croit pas en eux, parce qu'il sait ce qui est en eux sans qu'il ait besoin de témoignage. On saisit l'équivalence signe - témoignage ; mais alors que le témoignage montre du doigt quelque chose d'extérieur à lui, le signe, plus intérieur, contient en lui-même son message ; il est lui-même cette réalité qu'il désigne, mais à un niveau non apparent. Même si les Juifs ont vu au-delà de la réalité matérielle du miracle le doigt de Dieu (III, 2 ; IX, 33), ils n'en ont pas encore découvert la profondeur secrète.

— Le point de référence des Signes. Dans le premier miracle à Cana, les disciples ont perçu le signe de la gloire du Christ, et croient. Egalement en II, 1-12 ; XII, 41, etc., la gloire apparaît en relation avec le Signe, et cette gloire les Juifs ne peuvent pas la saisir, eux qui « ne cherchent pas la gloire de Dieu » (V, 44) et « préfèrent la gloire humaine » (XII, 42). D'où, deuxième définition plus exacte du Signe : « Manifestation voilée de la gloire du Christ », et c'est le fait de l'y reconnaître, voire seulement de l'y chercher qui donne la foi (p. 442).

Cette gloire, attribut essentiel de Dieu dans l'A. T., dont on attendait la manifestation eschatologique, se laisse manifester partiellement par les miracles qui sont des « épiphanies » limitées, mais n'éclatera que lorsque l'heure sera arrivée, c'est-à-dire à la croix (XII, 23 ; XIII, 31 ; XVII, 1-5). Mais si le Signe est, par sa nature, révélation de la gloire et si celle-ci n'est destinée à apparaître avec éclat que sur la croix, il faut conclure que le Signe est déjà une révélation de la croix. « En l'orientant vers la gloire, le Signe conduit le croyant au pied de la croix » (p. 443). Ainsi Cana nous conduit à la croix avec le vin qui symbolise le sang du Christ remplaçant l'eau des anciennes purifications. L'A. étudie cette même orientation dans les autres miracles.

— La croix, elle-même Signe, décide du sort du croyant. Jo., III, 14, met en relief explicite le ser-

pent d'airain et la croix ; avec le jeu de mot du verbe grec « *upsoo* », on voit que celle-ci élève le Christ et en même temps l'exalte. L'un et l'autre épisode sont en vue du don de la vie, moyennant la foi. Paradoxalement, ce dernier signe du Christ en croix révèle une gloire si éclatante qu'elle détermine la conversion de ceux qui le voient. « Ils contempleront celui qu'ils ont transpercé » (XIX, 38). Ainsi et jusqu'en ce dernier stade, le signe c'est le bois de la croix lui-même, » le dernier Signe qui dresse haut par-dessus les têtes l'emblème glorieux de la mort qui donne la vie, de la mort qui est la vie. »

* *

2. — D. MOLLAT. **Le « Séméion » johannique,** dans « *Sacra pagina* ». Actes du congrès international catholique de sciences bibliques, p. 208-18, Louvain 1958.

L'A. souligne d'abord l'importance des Signes dans la trame historique du IVe Evangile : la première requête des juifs au temple est celle d'un signe, le signe de Lazare décide de la mort de Jésus. Les études de Bultmann, même si elles n'arrivent pas à convaincre qu'il faut isoler de l'évangile une « source-miracles », ont souligné combien les Signes constituaient l'ossature et peut-être même le noyau de l'évangile.

Analysant le contenu du terme Signe, il le voit doué d'une sorte d'élasticité qui rend possible des glissements de pensée. Dans l'A. T., le signe est d'abord signe de reconnaissance, *indice*, révélation d'une présence ; premier du Signe johannique, il est comme « une lettre de créance de Jésus, envoyé du Père ». Mais il est aussi *symbole*, révélateur de la mission dont Jésus est chargé ; non seulement garantie de cette mission il en manifeste la nature profonde ; il exprime la réalité surnaturelle que Jésus vient révéler aux hommes. D'où son caractère symbolique.

Ce symbolisme n'implique nullement une origine platonicienne avec référence à une philosophie selon laquelle « les choses et les événements en ce monde n'ont de réalité que par les idées éternelles qu'ils incarnent ». Il se rattacherait plutôt à la tradition des actions symboliques prophétiques de l'A. T. Mais les signes du Christ ne sont pas de purs signes. Ils réalisent et accomplissent ce qu'ils annoncent et signifient.

D'autre part, les signes devaient caractériser *l'ère messianique* et reproduire « en mieux » les *merveilles de l'époque mosaïque*. Or les Signes johanniques reprennent ceux de l'A. T. spécialement ceux de l'Exode : l'eau, la manne, la lumière, la vie, le serpent, l'agneau, etc. Cette parenté a été bien montrée par Mgr Cerfaux dans « *Les miracles, signes messianiques de Jésus* » (dans Recueil *Cerfaux*, II, p. 43, 1954). Comme ceux de l'Exode, les miracles de Jésus manifestent la Gloire de Dieu.

Enfin le Signe revêt un aspect *eschatologique*. Le miracle est le signe que le salut eschatologique est arrivé, l'heure est là (IV, 23 ; V, 25). Comme tel, il opère le jugement, c'est-à-dire que face à lui les hommes prennent position, choisissent, croient, acceptent ou refusent, se sauvent ou se condamnent. En fait, chaque miracle de Jésus est l'occasion d'une option pour la foule (voir en particulier l'aveugle-né, IX, 35-41) ; d'où le caractère dramatique du Signe, option décisive pour la vie ou pour la mort (V, 24, XI, 25).

« Ainsi se complètent et s'approfondissent les divers aspects du Signe johannique : thaumaturgique, juridique, prophétique, messianique et eschatologique... tous subordonnés finalement à une réalité d'ordre théologique qui les fonde et les explique : l'Incarnation » (p. 217).

Pierre CLAUDEL.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

D. JUDANT. — **Les deux Israël.** « Essai sur le mystère du salut d'Israël selon l'économie des deux testaments ». — In-8 de 246 p., 10,80 NF. — Edit. du Cerf.

La prise de conscience du « scandale » de la division des chrétiens a donné naissance au mouvement œcuménique ; et l'on sait que l'un des objectifs du concile convoqué à Rome par le pape Jean XXIII sera de travailler au rétablissement de l'unité chrétienne.

Dans cette unité, convient-il d'inclure Israël ? Les difficultés sont grandes ; les problèmes qui se posent sont considérables, mais il n'est pas inutile d'essayer de les dégager.

Dans cet essai, l'auteur s'est efforcé de déterminer quelle est la pensée de l'Eglise sur ce sujet.

Il se réfère à l'Ecriture, aux textes du magistère et des Pères de l'Eglise ainsi qu'à la doctrine de saint Thomas, pour faire ressortir l'unité des deux Israël, et travaille ainsi à un rapprochement entre les chrétiens et les Israëlites.

Evaristo CERRONI. — **Guida catholica di Roma.** — In-16 de 352 p., 1000 lires. — Roma Societa Poligrafica Editoriale, 1960.

Il ne s'agit pas d'un *guide* de la ville au sens courant français, mais de ce que nous appelons généralement un *ordo*. L'ouvrage renferme dans sa première partie tous les renseignements souhaitables sur le Souverain Pontife, sur le Sacré Collège (avec adresses des cardinaux résidant à Rome), sur les Congrégations, Tribunaux et Offices (avec nos de téléphone des principaux membres) sur l'organisation de la Cité Vaticane, le Corps diplomatique et ses représentants, les Ordres pontificaux, la Cour pontificale. — La 2e partie présente le diocèse de Rome avec ses 180 paroisses et donne une table des rues avec indication de la paroisse. — La 3e partie fournit la liste des religieux (ordres masculins et féminins) résidant à Rome. — Le guide s'achève sur des indications concernant le laïcat catholique, les instituts culturels et divers renseignements à l'usage des touristes ; hôtels, pensions, musées, galeries, monuments, etc...

IMPRIMATUR
Lingonis, die 8 augustii 1961
G. MICHEL, *vic. gen.*

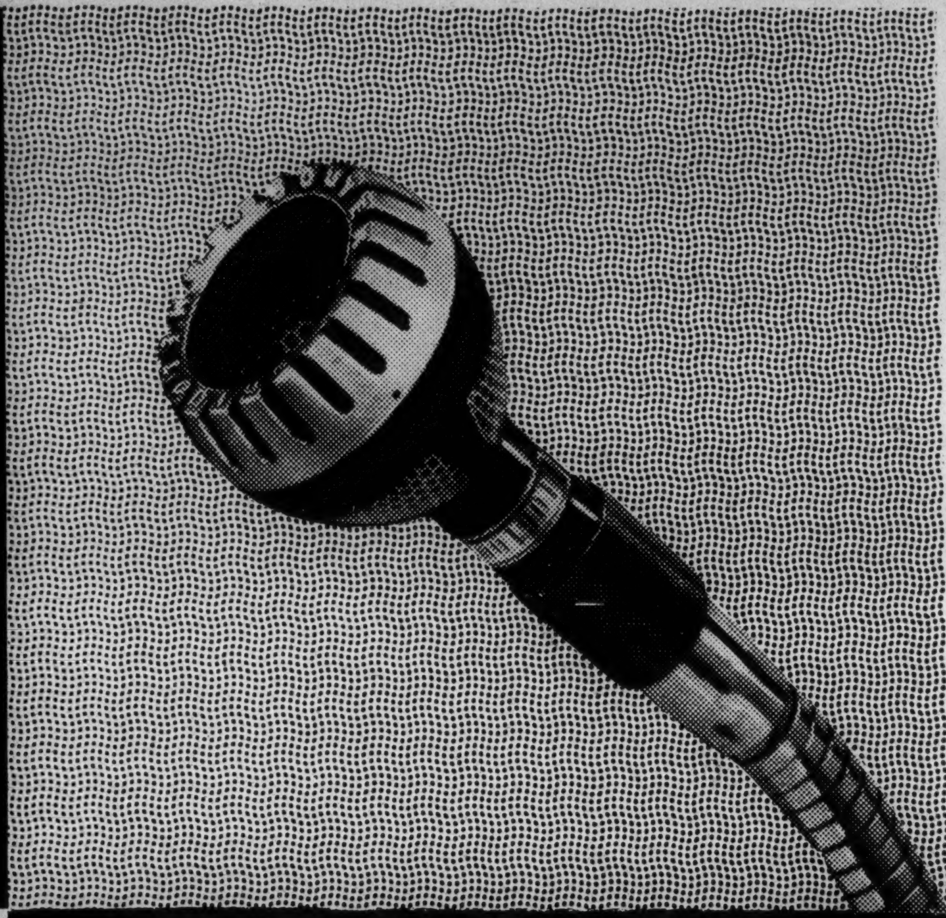
Le gérant : C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)

BOUYER

assure la bonne diffusion de votre parole et propose des ensembles peu coûteux pour églises et chapelles.

Demandez la notice n° 17



Installateurs dans toute la France

BOUYER
ÉLECTRO-ACOUSTIQUE

B. P. 2 Montauban (T.-et-G.) Tél. : 63.18.80
8, rue du Dôme, PARIS (XVI^e) PAS. 70-34

ELECTRIFICATION DE CLOCHES

MAMIAS – 35 années de spécialisation et d'expérience

- ★ CLOCHES - BEFFROIS - APPAREILLAGE ELECTRIQUE
- ★ HORLOGERIE MONUMENTALE
- ★ CORRECTION ELECTRONIQUE DE L'HEURE - RECEPTEUR « **SYNCHRONEX** »

Label Création 1960 – XI^e Salon International de L'Horlogerie

■

MAMIAS - La référence qui ne ment pas
Des prix honnêtes et suivis
7.000 références - 25.000 Appareils en service

■

★ SONORISATION D'EGLISES
DISTRIBUTEUR-INSTALLATEUR « **BOUYER** »

MAMIAS

GAGNY (S.-&-O.)
TEL. 927 - 19 - 38

Q. — Pourriez-vous m'indiquer les références de quelque dictionnaire de rimes. Cet ouvrage doit bien exister, neuf ou d'occasion.

R. — Vous avez le choix entre Ph. Martinon. *Dictionnaire méthodique et pratique de Rimes françaises*, Larousse, 1915 (fréquemment réédité et précédé d'un excellent traité de versification) ; Cayotte. *Dict. des rimes*, Hachette, 1925, 3 NF. et Desfeuilles, *Dict. des rimes*, Garnier, 4 NF.

J. DHEILLY. — **Les grands personnages de la Bible.** Ma première Histoire Sainte. — Cahier (17 × 22), de 64 p., sous cart. souple, illustrations en couleurs, 2,80 NF. — L'Ecole, 1961.

Le bon spécialiste d'enseignement religieux supérieur et secondaire qu'est M. l'abbé Dheilly a tenu à profiter de l'expérience d'une personne habituée aux petits pour la rédaction de ce premier manuel. C'est une remarquable initiation. L'auteur s'inspire à juste titre de l'observation pédagogique suivante : « Si l'on demande sur le plan profane de présenter aux jeunes enfants les personnages principaux de l'Histoire de France comme introduction à cette histoire, pourquoi n'en serait-il pas de même dans notre histoire religieuse ? » Il compte aussi, outre les possibilités humaines de compréhension, sur la disposition surnaturelle que possède l'enfant : la Foi.

Les personnages choisis sont ceux qui ont une relation plus directe avec le Christ et son Eglise : Abraham, Moïse, Samuel, David, Elie, Isaïe, Jérémie, Néhémie, la Vierge Marie, saint Jean-Baptiste, saint Pierre et saint Paul. L'on n'a pas voulu tout dire et l'on s'est borné généralement à mettre en valeur une idée pour la bien fixer dans l'esprit. L'illustration jouera le même rôle vis-à-vis de l'imagination.

Marie-Dominique POINSENET. — **Saint Dominique** — Coll. « Votre nom - Votre saint » n° 9. — In-16 rel. et ill. de 112 p., sous jaquette cristal, 7,70 NF. — Mame, 1961.

L'histoire de saint Dominique, si longtemps alourdie par des légendes apocryphes, semble aujourd'hui bien fixée. Depuis la biographie du P. Lacordaire, un effort sérieux a été tenté pour le retour aux sources authentiques. Et la récente *Histoire de saint Dominique* (Edit du Cerf) par le Père Marie-Humbert Vicaire, O. P., complétée par le magnifique album *saint Dominique*, qui suivit, aux Edit. Desclée de Brouwer (cf. *Ami*, 1959, p. 128) ont fourni sur les origines de l'Ordre des Prêcheurs et sur son fondateur, une documentation incomparable. En toute loyauté, M^me^ Poinsenet reconnait sa dette envers ce défricheur.

Sa biographie, très alerte, excelle à mettre en valeur les événements majeurs de la vie du saint et se lit avec beaucoup d'agrément. Elle apporte une particulière attention au drame de l'hérésie albigeoise qui représente « l'un des tournants les plus dramatiques du vieux monde latin » (p. 32-37). Sous son format modeste, mais sa riche présentation, ce 9^e^ volume d'une excellente collection se recommande à tous les « Dominique », et à beaucoup d'autres.

Roland CLUNY. — **La Légende dorée de Martin des Gaules.** — « Bibliothèque Ecclesia ». — Vol. de 160 p., 8,50 NF. — Fayard, 1961

Voici qui révélera, particulièrement aux jeunes, la vie de l'apôtre des Gaules, mieux qu'une biographie savante. L'auteur a cherché essentiellement à faire revivre l'atmosphère d'une époque, celle des différentes classes sociales parmi lesquelles le christianisme recrutait ses premiers adeptes. Celle aussi des premières communautés monastiques et des premiers sanctuaires de notre pays.

Ce récit volontairement romancé fait le silence sur la jeunesse et les débuts de Martin. Ceux de nos lecteurs qui auront parcouru la « chronologie de saint Martin », dans la chronique des revues du 3 août dernier (p. 483-484) ne demanderont pas pourquoi. Les épisodes majeurs de la vie et de l'apostolat de saint Martin y figurent néanmoins à leur place et son caractère y est peint de façon attentive. Mais les uns et et les autres nous sont surtout révélés par les réactions des contemporains, par celles en particulier des jeunes étudiants de Tours et d'Autun.

Le livre supporterait parfaitement la lecture publique — ce n'est pas si fréquent — au cours d'une retraite, au réfectoire par exemple.

Coll. « France actuelle ; Textes contemporains ». — M. BLANCPAIN et C. de LIGNAC. — **I. Des Flandres à la Provence.** — **II. De Passy au Père Lachaise.** — **III. De Poincaré à de Gaulle.** — Vol. (12 × 16,5) de 80 p. chacun, sous couv. ill. et rempliée, 2,95 NF. — Hatier, 1960.

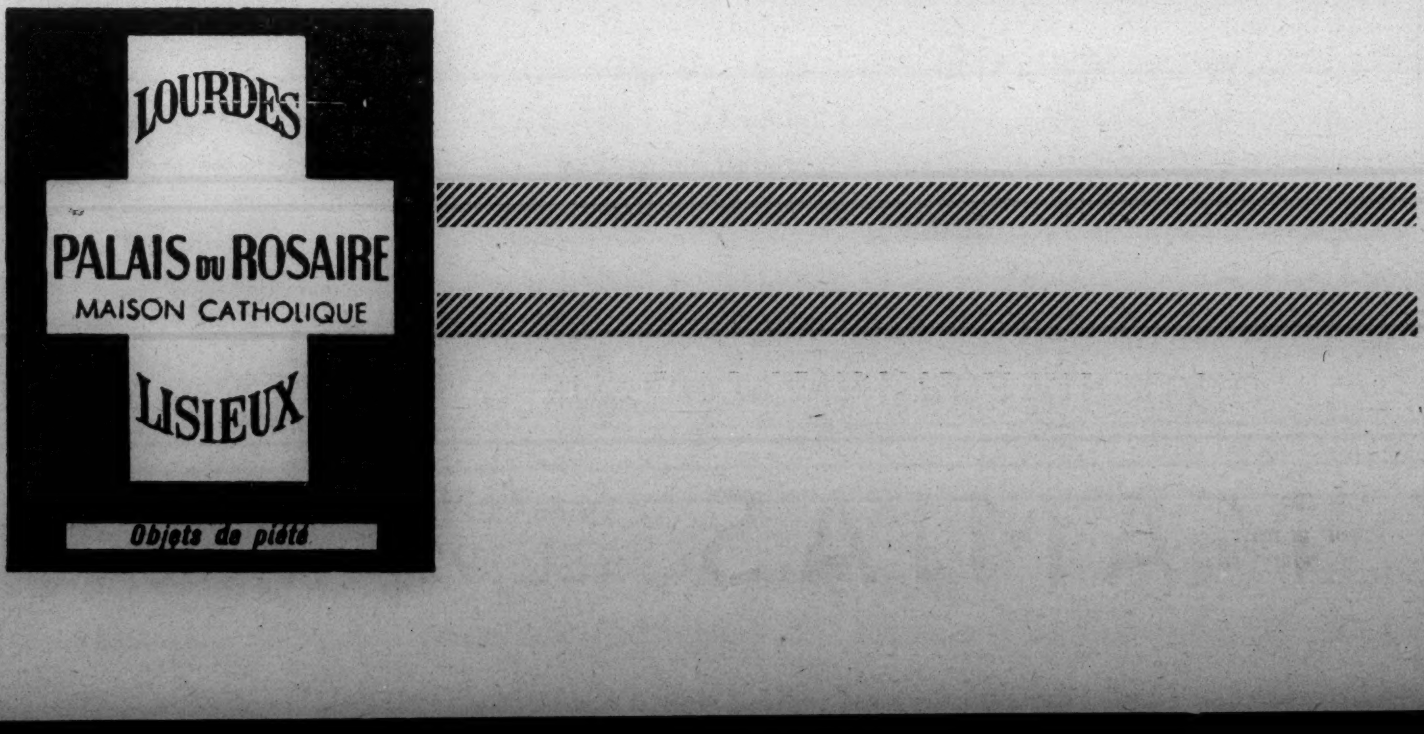
Cette collection nouvelle, présentée par Marc Blancpain, secrétaire général de l'Alliance française, et M^me^ C. de Lignac, directrice du Service littéraire de la même Alliance, est destinée principalement aux étudiants de la Communauté française et de l'étranger, et aux divers instituts de l'Alliance française. Elle leur fournit des textes et des témoignages sur notre temps et sur notre pays. Elle doit comprendre une douzaine de volumes.

Les trois premiers parus donnent les dimensions, le plan et les couleurs de la scène française : géographie et histoire de la France contemporaine. D'autres montreront divers aspects de la vie française : éducation, gouvernement, administration : la France vue par des Français. Viendront ensuite les Français eux-mêmes avec leurs labeurs, leurs plaisirs, leurs soucis et leur espérances.

La plupart des textes cités sont empruntés à de jeunes maîtres de notre littérature, dont la bio-bibliographie est établie en fin de volume dans des notices succinctes, mais très précises. Introductions, notes discrètes et exercices variés les accompagnent. Auteurs et éditeurs s'engagent à tenir le tout parfaitement à jour au cours des rééditions.

ERRATUM. — Le panégyrique de S. Louis — « Prédication » ci-jointe, p. 266, note 1 — a été prononcé *en présence* de S. Exc. Mgr le Nonce Apostolique, mais par le R. P. Lavocat.

Nous nous excusons de cette coquille.



HARMONIUMS

NEUFS ET D'OCCASION EN TOUTES MARQUES

LABROUSSE

Achat - Echange - Location 33, Rue de Rivoli, PARIS-4.

CHEMINS DE CROIX

Bois — Cuivres — Peintures

Travail artisanal soigné

ODETTE ROCHE CONLIEGE (Jura)

Photos — Tarifs gratuits sur demande

LIBRAIRIE DU CARMEL

LE VRAI VISAGE DE STE THERESE DE L'E.-J. Un album de 150 p. Héliog. accomp. d'un fascicule séparé. Introduction et Notes par le R. P. FRANÇOIS, O.C.D. .... broché, 27,00 NF. Relié, 36.00 NF.

LA PASSION DE N.-S. SELON LE CHIRURGIEN, Docteur BARBET, 1 vol. 224 p. et 24 planches Fco 8.90 NF.

JE VEUX VOIR DIEU, par le R. P. Marie Eugène de l'E.-J. O.C.D. 1.150 p., fort beau vol., relié toile 34.50 NF.

INTIMITE DIVINE, les 2 vol. reliés, du P. GABRIEL 44.80 NF. de Ste M. M. O.C.D., les 6 volumes brochés...... 38.40 NF.

Méditations pour tous les jours de l'année

Exclusivité française des photographies du Saint-Suaire de Turin

C.C.P. Paris 3705-00. - **27, r. Madame, Paris-6e.** - LIT. 69-57

— LOURDES —

HOTEL du LOUVRE

Tél. : 4-04

à proximité des Sanctuaires

Recommandé

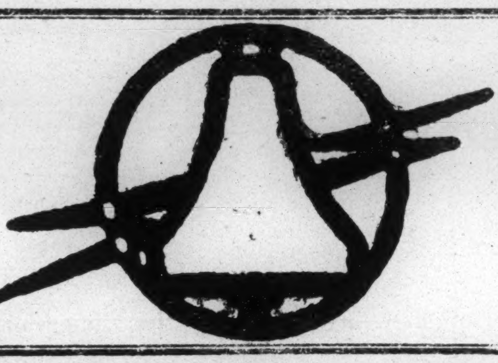
VITRAUX

DALLE DE VERRE

Exécution, Restauration

Atelier THOMAS — Tél. 13.31

78, Av. de Chabeuil, VALENCE (Drome)



Sonneries Electriques de CLOCHES

BACH - METZ

A. BACH, Ingén. I.E.N.

Agence technique pour le Centre :

BEAUMONT (Clermont-Fd)

12, avenue de Clermont (Puy-de-Dôme)

SOUVENIRS

de Mission, d'Ordination etc...

IMAGES

RELIGIEUSES

Plaquettes bois sculpté

Modèles du R. P. Marie-Bernard

ÉDIT. GRANDE TRAPPE, SOLIGNY, Orne

LA HERNIE EST UN MAL REDOUTABLE

pour qui la néglige. Il ne comporte que deux solutions : l'opération ou le port d'un bandage efficace. A ceux qui répugnent à la première, il ne reste d'autre alternative que d'adopter la seconde. Il existe un grand nombre de modèles de bandages : les uns trop durs, munis de pelotes trop volumineuses, sont insupportables ; les autres, trop faibles ou mal conçus, laissent échapper les hernies. De toute évidence, le moyen de contention le plus simple et le plus parfait est la main du sujet placée à plat sur l'ouverture. C'est la formule même du NEO-BARRERE qui, entièrement élastique, sans parties métalliques, sans l'aide d'aucune pelote, maintient intégralement dans toutes les positions les hernies les plus volumineuses. Avec les NEO-BARRERE sans pelotes, tout risques d'écrasement de la tumeur et d'élargissement de l'anneau sont écartés, la hernie est complètement maintenue. Adressez-vous aux Etablissements du Dr L. BARRERE, 3, boulev. du Palais, PARIS, ou à l'un de leurs 500 dépositaires exclusifs en Province

MI-BAS NOIR pour PRÊTRES

KYDUR

3 paires : franco

coton . 11 NF.
laine : 18 NF.
fil . 12 NF.
nylon 15 NF.

Indiquer pointure

Etablissements Guillot-Oudin ROMILLY-S/-SEINE (Aube) C. Ch. Postal : Paris 1776-05

VICHY - Hôtel de Florence

Ch. LEFRANC Tél. 28.43

7, rue Maréchal-Joffre

Cuisine soignée - Prix modérés

FONDERIE de CLOCHES de PARIS

57, av. Gambetta, Bagnolet (Seine)

BLANCHET & Cie

fond, accorde, répare les cloches de toutes dimensions et les ***ELECTRIFIE***

Seul fondeur de cloches équipant électriquement depuis 1920 les cloches avec des appareils parfaitement adaptés, conçus, mis au point et construits dans ses ateliers.

Devis et visite sans engagement sur demande

LIBRAIRIE R. BOURDON

75, rue de Rennes - Paris-6e

Achat et vente de

LIVRES D'OCCASION

Envoi gratuit sur demande de notre liste d'achat

Les célèbres

GROTTES DE BETHARRAM

ont

une renommée mondiale

Elles sont situées entre les Sanctuaires de LOURDES et les Sanctuaires de Bétharram

LA CHAISE RELIÉE

Nouvelle Conception

Solidité - Economie - Confort

G. BEGUE et FILS

à HAGETMAU (Landes)

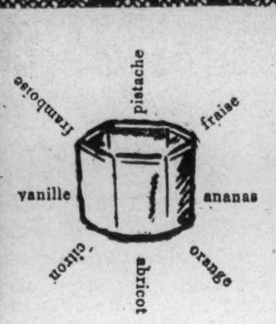
Photos et tarifs sur demande

VITRAUX

Antoine BESSAC à Grenoble (Isère)

Maison de Confiance-Fondée en 1860

Travaux soignés - Prix raisonnables



Dès aujourd'hui, avec les extraits de fruits naturels **YALACTA**, *vous pourrez aromatiser selon votre goût, les yaourts que vous faites, vous-mêmes, avec les appareils et ferments* **YALACTA**

VOTRE YAOURT S'IMPOSERA COMME L'ENTREMET LE PLUS FIN ET LE PLUS ÉCONOMIQUE.

YALACTA *vous offre également la possibilité de préparer chez vous, grâce à son ferment* KEFIR, *une boisson agréable, économique et saine. Documention sur demande*
LABORATOIRES **YALACTA**, *51, Rue Lepic, PARIS*

ETUDES SOCIALES

S. S. JEAN XXIII

MATER ET MAGISTRA

Une élégante brochure de 80 pages

3 NF.

*

OFFICE GÉNÉRAL DU LIVRE

14 bis, rue J.-Ferrandi — PARIS-6e

LIBRAIRIE P. TEQUI, 82, rue Bonaparte - Paris-6
C.C.P. Paris 386-21

Vient de paraître :

LES PENSÉES CHOISIES DU SAINT CURÉ D'ARS

Texte sélectionné par Janine Frossard
Préface de Michel de Saint Pierre

Prix : **6,00** NF. — Franco : **6,60** NF.

...il nous apporte la parole même du Curé d'Ars, l'écho de cette voix inlassable et frêle qui est parvenue jusqu'à nous sans peine, à travers le siècle désespéré.

Bien sûr, il a fallu trier, choisir. Et nous trouvons dans ces pages le meilleur de l'immense moisson, bien serré, bien épanoui, en des titres qui ont une saveur de gerbes.

(Extrait de la Préface).

l'appoint essentiel qui fait fructifier « tout savoir »

Plus le progrès avance, plus il précipite le mécanisme de l'esprit, plus il en exige de rendement, de maîtrise, d'envergure.

Voilà pourquoi la psychologie appliquée de la Méthode Pelman est un appoint essentiel qu'il faut, maintenant, ajouter à ses connaissances. C'est le complément de formation qui parachève tout savoir, le met en valeur et rend un être supérieur aux autres, dans le domaine de la pensée ou des affaires comme dans la vie sociale et privée.

Car apprendre la psychologie, telle que l'enseigne PELMAN, c'est la connaître « à fond » et de manière pratique ; c'est adopter le fonctionnement rationnel de l'esprit humain ; c'est être en mesure d'en tirer un rendement exceptionnel.

LA METHODE PELMAN de PSYCHOLOGIE APPLIQUEE
1.600 pages en 12 livres
n'est pas un théorique dictionnaire de psychologie ni un ensemble d'ouvrages de librairie, abstraits ou superficiels. C'est **un Cours par correspondance**, complet, attrayant, individuel, UNIQUE.

Comportant exercices mentaux et rapports écrits, la Méthode Pelman est **réellement** dirigée, surveillée et adaptée aux élèves par des corrections personnelles et par des lettres de conseils. Nantis des plus hauts diplômes universitaires, les Professeurs sont remarquables. **Et ils savent enseigner** ! Ce sont des guides et des amis.

La Méthode Pelman peut ainsi féconder toutes les facultés mentales.

En six mois ou un an, ce VRAI Cours par correspondance, sans cesse tenu à jour des derniers travaux scientifiques, développe étonnamment : **mémoire, concentration, volonté, jugement, imagination créatrice, expression orale ou écrite, initiative, puissance de travail, envergure d'esprit, assurance...**

En fin d'études, un diplôme qui fait autorité vient consacrer la formation supérieure du Pelmaniste.

Hommes, Femmes, Jeunes Gens, même avec une instruction primaire, écrivez ou venez le matin.

INSTITUT PELMAN
de PSYCHOLOGIE APPLIQUEE
176, Bd Haussmann - PARIS-8e
Filiales internationales : Londres, Amsterdam, Stockholm, Melbourne, Calcutta, New-York...

BON GRATUIT
A remplir et à renvoyer à l'Institut Pelman pour obtenir gratuitement la brochure **MI 9** sur la célèbre Méthode PELMAN. Joindre 4 timbres pour frais d'envoi.
Noms ....
Profession .... Age....
Adresse ....